

MONTÉVIDÉO 31



Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM



Faire un don c'est,

DONNER
de L'ESPOIR

pour **CHANGER**
LEURS VIES

*"Le Casip-Cojasor m'a
sortie de mes années de
précarité. J'ai traversé
des moments difficiles
mais aujourd'hui tout
va bien.*

*J'espère que demain,
je serai une donatrice.
C'est bien la première
institution à qui
je donnerai... car
ils m'ont tout donné"*

Sarah B.

Photo non contractuelle

À l'approche des fêtes de Pessah', votre soutien nous permet d'aider plus de 30.000 personnes. Effectuez votre don et bénéficiez d'une déduction de 75% de votre impôt sur le revenu* Hag Pessah' Sameah.

(* Jusqu'à 1000€. Au-delà de 66% dans la limite de 20% du revenu imposable).

 01.49.23.71.40 /  www.casip.fr (site sécurisé)

Fondation Casip-Cojasor : 8 rue de Pali-Kao 75020 Paris



2 ■ Le Mot du Rabbin

Jacky Milewski

3 ■ Le Mot du Président

Marc Kogel

4 ■ L'Edito du Rédacteur en chef

Anthony Gribé

Communauté

5 ■ Hespéd de Maurice Petrover z"l Julien Roitman

6 ■ Hespéd de Louis Bern Julien Roitman

7 ■ Cours pour les jeunes du rabbin Milewski

Nathan Elkobbi

8 ■ Nomination de M. Charles Meyer au titre de Haver :
Discours du Rabbin Jacky Milewski

9 ■ Programme de Yom Hashoah

10 ■ Maman, que va-t-on manger à Pessah ? Myriam Iteanu

Judaïsme

12 ■ Entretien avec le Pr David Banon à l'occasion de
la parution de son livre : « *De l'être à la lettre* »

14 ■ De l'autonomie du droit hébraïque Jacky Milewski

16 ■ Mon buisson ardent Jacques Garih

Directeur de la publication :

Marc Kogel

Rédacteur en chef :

Anthony Gribé

Secrétaire de rédaction :

Joëlle Dayan

Conception graphique :

Christelle Martinez

A.C.T.I.

31 rue Montevideo - 75116 Paris

Tél. 01 45 04 66 73

Fax 01 40 72 83 76

acti@montevideo31.com

www.montevideo31.com

« Il revient à chacun de vérifier si
les prestations de cacherout
proposées par les annonceurs sont
conformes à ses propres exigences ».



Israël

18 ■ Escapade d'un israélien à Dubaï Jacques Garih

Histoire

22 ■ A la recherche de Chouchani avec Sandrine Szwarc
Michaël de Saint Cheron24 ■ Un philosophe juif en terre musulmane
Grand Rabbin René Gutman31 ■ Parution du livre « *Tertullien et moi* »
de Stéphanie É. Binder

Humour

32 ■ La page d'Avidan Avidan Kogel

Carnet de famille

32 ■ Naissances, bar mitzvah, mariages, décès...

La couverture

La traversée de la Mer Rouge de Yoram Raanan.

Yoram Raanan, est diplômé de l'Université de Philadelphie (BFA 1975). Après avoir voyagé en Europe et au Proche-Orient, il décide de faire son Alyah et s'installe en Israël en 1976. Il ouvre son premier studio d'art dans le quartier de Boukharan à Jerusalem. Depuis 1994, il peint dans sa ferme des montagnes de Judée.

Les œuvres de Yoram Raanan se veulent une expression moderne de la conscience collective juive. Ses tableaux combinent intuition et imagination, pour un rendu lumineux, plein de couleur et empreint de spiritualité. Il trouve son inspiration dans la Torah, Eretz Israël et la nature. Lord Rabbi Jonathan Sacks z"l était un grand amateur de l'œuvre de Yoram Raanan: selon lui, "peu d'artistes dans le monde juif contemporain saisissent aussi bien la beauté de la sainteté. Ses œuvres sont une inspiration pour moi depuis de nombreuses années."

La Hagada : une histoire sans fin...

■ par Jacky Milewski



Lors du séder de Pessa'h, le père a l'obligation de raconter le récit de la miraculeuse sortie d'Égypte à ses enfants. Moment d'échange entre les générations, de partage, cette narration dynamique et enthousiaste reste vive dans toutes les mémoires juives.

« Celui qui prolonge le récit de la sortie d'Égypte est digne de louange ». Il est digne de louange car il approfondit le lien avec son identité profonde donc avec ce que sera sa vie demain ; il est digne de louange car le récit doit pouvoir le métamorphoser, le bonifier, en faire un homme meilleur pour le monde, il est digne de louange car il est alors censé mieux comprendre ce qu'il fait sur terre.

Le récit de la libération relève d'une importance capitale puisqu'il renvoie aux processus qui ont mis en place la naissance de peuple hébraïque et en quelque sorte, son arrivée sur la scène de l'histoire. C'est donc une plongée dans les arcanes de l'identité juive dont il est question, une remontée dans le temps des ancêtres pour apprendre les

conditions de la formation du peuple d'Israël et la vocation qui lui fut offerte ; pour lui apprendre surtout l'orientation qu'il doit donner à son existence s'il aspire poursuivre une histoire héroïque, audacieuse. La finalité de la libération de l'esclavage se concentre dans l'événement de la révélation divine sur le Sinaï et la promulgation de la Torah.

C'est donc une histoire éminemment morale et religieuse que nous racontons, siècle après siècle, à ceux et celles appelés à la faire advenir.

Dans cette perspective, chaque passage, chaque paragraphe, chaque enseignement de la Hagada, renferment des leçons, des messages, des vécus, qu'il importe de décrypter et de transmettre. Il s'agit de découvrir les mots derrière les mots, véritable étude de textes sacrés à la lumière de la tradition rabbinique qui rappelle précisément que « celui qui prolonge le récit de la sortie d'Égypte est digne de louange ». Il est digne de louange car il approfondit le lien avec son identité profonde donc avec ce que sera sa vie demain ; il est digne de louange car le récit doit pouvoir le métamorphoser, le bonifier, en faire un homme meilleur pour le monde, il est digne de louange car il est alors censé mieux comprendre ce qu'il fait sur terre.

Il faut préciser que les Sages ont tenu à ce que le récit réponde à des interrogations formulées par les enfants, à des questions suscitées par l'ordonnance-

ment même, surprenant, inattendu, de la soirée. Le récit est accompagné d'une gestuelle réglementée, de chants, enveloppé dans une atmosphère de joie et d'harmonie. Ainsi, l'histoire entendue sonne non pas comme quelque rapport d'événements qui nous indiffère mais comme la réponse que l'enfant attend et qu'il intériorisera d'autant plus qu'il se sentira concerné. Car c'est là tout l'enjeu : ce n'est pas une histoire que l'on raconte mais notre histoire et celle de l'enfant. Le récit ne s'est pas seulement passé il y a 3500 ans mais il se reproduit aujourd'hui encore. « A chaque génération, l'homme doit se considérer comme s'il était lui-même sorti d'Égypte » clame le texte de la Hagada. Et encore « Si D.ieu n'avait pas libéré nos ancêtres, nous serions encore esclaves en Égypte ». La Hagada n'est pas une histoire passée car dans la conception juive du temps, toutes les générations se rencontrent en un temps, un temps qui dépasse justement le temps de l'histoire.

Le récit n'est pas que théorique : « celui qui prolonge le récit de la sortie d'Égypte est digne de louange ». L'individu qui prolonge le récit de la sortie d'Égypte est celui-même qui y ajoute des chapitres à ce récit, en permettant à des gens de se libérer de leur détresse, de leur souffrance, de leur Égypte intérieure ou au moins d'essayer. Le récit épouse alors une dimension éthique considérable. A l'instar du devoir moral, c'est une histoire sans fin... ■

Der Narzissmus der kleinen differenzen

Le narcissisme des petites différences est une expression utilisée par Sigmund Freud en 1917 dans « *Malaise dans la civilisation* ».

Elle désigne le fait que des personnes ou des communautés ayant des relations étroites sont susceptibles de s'engager dans des querelles en raison de l'extrême sensibilité qu'elles ont vis à vis de détails qui semblent infimes aux yeux des autres.

Ce phénomène, qui conduit à l'exacerbation des nationalismes, est aujourd'hui à la source de conflits ethniques dans de nombreuses régions du monde.

Freud avait emprunté cette expression à Ernest Crawley, un anthropologue anglais, qui l'avait appliquée à des populations ethniquement proches. Il avait observé que les conflits ethno-nationalistes faisaient émerger des haines profondes entre individus présentant peu de différences ou de distinctions.

Sur un plan psychologique, le narcissisme des petites différences consiste à grossir de manière excessive des détails, afin de rendre la coexistence impossible. Cela conduit à des comportements sectaires et s'apparente à une démarche suicidaire, tant les résultats sont prévisibles.

Ce phénomène, qui conduit à l'exa-

cerbation des nationalismes, est aujourd'hui à la source de conflits ethniques dans de nombreuses régions du monde.

L'histoire récente du XXème siècle a montré comment des populations, qui ont vécu en paix pendant des siècles, se livrent à des guerres impitoyables, voire génocidaires (Rwanda, Yougoslavie, Irak) quand des politiciens cyniques se servent de ces petites différences pour attiser la haine.

L'histoire juive ancienne n'est pas en reste. Flavius Joseph décrit dans son livre « *La guerre des juifs* », la guerre fratricide qui opposait divers groupes et sectes juifs, conduisant d'abord au siège de Jérusalem par les Romains, puis à la destruction du Temple et à l'exil.

Plus tard, Mitnagdim et Hassidim se sont livrés à des luttes impitoyables, n'hésitant pas à dénoncer, les uns et les autres, leurs adversaires aux autorités civiles. Chacun affirmant représenter le Judaïsme authentique.

Aujourd'hui, en France, comme en Israël, le narcissisme des petites différences est à l'œuvre dans la communauté juive où, trop souvent, on entend invectives et accusations outrancières à l'encontre de ceux qui ont des sensibilités différentes.

Il faut apprendre de l'histoire. Il y a 150 ans, nombreux furent les jeunes qui rejetèrent un judaïsme rigoriste et trop éloigné des préoccupations du moment

■ par Marc Kogel

pour adopter le communisme ; ils se sont assimilés et ont depuis totalement disparu de la communauté juive.

Soyons vigilants et veillons à ne pas reproduire les erreurs anciennes. Les anathèmes des uns appellent les dénonciations des autres. Tout cela a pour effet de rendre inaudible la voix des modérés, de fermer toute possibilité de dialogue et pousser tout le monde vers les extrêmes, voire en dehors de la communauté juive.

On peut regretter l'absence aujourd'hui de voix comme celles des Manitou, André Neher, Emmanuel Levinas, Eliane Amado-Valensi et Benno Gross qui avaient il y a 50 ans l'oreille des uns et des autres.

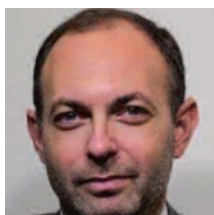
Il est nécessaire de conserver des passerelles entre tous les juifs, de maintenir tout le monde au sein de la Communauté juive, ceux qui optent pour un judaïsme intégriste et ceux qui écoutent Akadem, ceux qui ne vont à la synagogue que pour Neïla de Kippour et ceux qui étudient au Kollel tous les jours.

Plutôt que de chercher ce qui nous sépare, cherchons ce qui nous rassemble et laissons de côté **der Narzissmus der kleinen differenzen**. ■



Un début de retour à la normale

■ par Anthony Gripe



Chers amis,

Les derniers mois nous ont permis de retrouver un début de retour à la normale. Nous tenons nos offices, de manière régulière, dans le strict respect de la réglementation sanitaire. La vie semble reprendre son cours. Néanmoins de grandes figures de notre communauté manquent désormais à l'appel. Ce numéro rend notamment hommage à Maurice Petrover et à Louis Bern, deux éminentes personnalités de Montevideo, à travers les mots prononcés en leur honneur par Julien Roitman, que je remercie tout particulièrement.

Fort heureusement, ces derniers mois nous ont également permis de nous rassembler pour des événements comme la nomination des Haver de notre ami Charles Meyer. Nous reproduisons dans nos colonnes le discours prononcé à cette occasion par le Rabbin Milewski. A travers cet éditto, c'est la communauté qui vous remercie Charles pour votre amitié chaleureuse et votre implication constante.

Pour la première fois, Nathan Elkobbi a pris la plume pour nous décrire le déroulement de la conversation avec les jeunes que tient le Rabbin Milewski chaque chabbat peu avant Minha. Cette initiative date désormais de quelques mois, et a pris toute sa place dans notre vie communautaire. J'espère qu'elle se développera et perdurera !

Notre rabbin Jacky Milewski nous éclaire sur l'autonomie du droit hébraïque, indépendant de tout contexte, démontrant qu'il n'est pas situé. A la lumière de cet article, je me permettrai de

dire que le droit hébraïque est comme la définition du classique : « ce qui était vrai hier, est vrai aujourd'hui et sera encore vrai demain ».

Le Professeur David Banon nous a octroyé une interview passionnante à l'occasion de la parution de son prochain livre, *De l'Être à la lettre*, où il s'interroge sur la place du judaïsme dans l'œuvre de Emmanuel Levinas.

Jacques Garih a doublement contribué à ce numéro et cela avec des thèmes personnels. Il nous fait découvrir Dubaï, où il s'est récemment rendu suite à l'ouverture des frontières des Emirats Arabes Unis aux citoyens israéliens, et il nous livre une belle réflexion personnelle autour de ce qu'il appelle son « buisson ardent », le moment de sa vie qui a provoqué chez lui une bascule dans son engagement juif et communautaire.

Notre ami Michaël de Saint Cheron nous présente le livre de Sandrine Szwarc, *A la recherche de Chouchani*, ce personnage énigmatique et incroyable et familier de notre communauté (sans jeu de mots, Chouchani étant décédé à Montevideo).

Le Grand Rabbin René Gutman a bien voulu nous confier les bonnes feuilles de son prochain ouvrage à paraître, où il trace un remarquable portrait de Salomon Ibn Gabirol. Nous reproduisons dans nos colonnes l'introduction de l'ouvrage.

En matière de livre, nous vous annonçons également la parution prochaine de l'ouvrage de Stéphanie Binder Tertullien et moi.

Enfin, Myriam Iteanu a bien voulu partager avec nous quelques recettes de Pessah, pour que les sederim progressent en terme gastronomique ! Chers lecteurs, je suis persuadé que Myriam sera ravi d'entendre votre retour d'expérience.

Je vous souhaite une excellente fête, entouré dans la mesure du possible, de vos proches, familles et amis (évidemment dans le respect des gestes barrières !). En espérant très sincèrement pouvoir vous revoir toujours plus nombreux et en toute sécurité à nos offices.

Pessah Cacher Vesameah ■



Hesped de Louis Bern : Chalom 'haver

Louis Bern s'en est allé sur la pointe des pieds, discret dans son départ comme il l'était dans sa présence.

Homme brillant mais modeste, il avait la véritable élégance, celle qui ne saute pas aux yeux mais qui offre au regard une impression d'harmonie. Celle du cœur aussi, attentif à l'autre qu'il soit proche ou étranger, toujours courtois même s'il n'en pensait pas moins, fidèle en amitié, généreux sans ostentation, payant de sa personne lorsque c'était nécessaire, un mensch quoi.

On avait toujours plaisir à le croiser, à bavarder avec lui, à passer un moment en sa compagnie, à côtoyer à table ce convive à l'œil pétillant d'humour, toujours dans le coup, jamais à court d'un récit intéressant ou d'un potin savoureux quoique sans méchanceté.

Il était aussi profondément juif et attaché à la tradition, en actes d'ailleurs bien plus qu'en paroles. Fidèle régulier de la rue Montevideo, sa place l'attendait chaque Chabbat sous l'œil amical mais vigilant de ses voisins de choule qui voyaient en lui l'homme affable et le sage plus que l'ancien président de la communauté, ou peut-être encore celui qui avait si longtemps tenu la rubrique « Lire, voir et entendre » du journal où il jouait les Maître Jacques, à la fois critique littéraire, de théâtre, de cinéma, conseillant ou déconseillant avec finesse telle sortie, telle exposition.

Depuis une douzaine d'années il assistait aussi chaque semaine à une petite étude de Michna entre amis, qu'il enrichissait de sa vaste culture et de son expérience personnelle.

De même, c'est le centre Dufrenoy qu'il avait choisi pour offrir d'année en année un « kiddouch » de Tou Bichvat au cours duquel il évoquait avec émotion le souvenir de son épouse Melita qu'il retrouve après en avoir été séparé par la mort il y a trente ans... C'est lors

de cette fête que le couple avait autrefois l'habitude d'inviter ses amis pour manger des fruits d'Israël, et c'est l'occasion que Louis avait retenue entre toutes pour annoncer les bourses de la Fondation Melita Bern-Schlanger qu'il avait créée avec ses fils, afin de financer les projets de recherche sur le diabète insulino-dépendant, la sale maladie qui l'avait emportée.

Bien que de caractères très différents, ou peut-être à cause de cette complémentarité, Melita et Louis Bern, qui partageaient les mêmes valeurs, formaient un couple soudé. Issus tous deux de familles rescapées de la Shoah, ils étaient l'un et l'autre pétris de principes qui gouvernaient leur existence familiale, et l'hospitalité de leur foyer illustrait bien « Ohel Avraham », cette tente d'Abraham qui a donné son nom à notre communauté : ils tenaient maison ouverte, ne laissant jamais seul sans l'accueillir l'étranger de passage à la synagogue, que ce soit Chabbat ou un jour de fête.

Leur générosité s'étendait à l'action communautaire où ils s'impliquaient sans parcimonie, que ce soit au Bnai Brith où ils furent présidents de loge, à la Wizo à l'époque des campagnes pour les oranges d'Israël (que leurs fils vendaient aux copains de lycée), ou dans d'autres institutions encore, se faisant un nombre impressionnant d'amis fidèles dont les familles sont restées en contact jusqu'à ce jour.

Prêchant d'exemple pour préparer leurs fils à une vie réussie où coexisteraient judaïsme ouvert et culture universelle, ils s'efforçaient de leur inculquer des valeurs de partage, de don de soi et d'exigence dans tous les domaines, convaincus qu'une éducation stricte, voire parfois rigoureuse, en était le meilleur garant, quitte à choisir sa voie ensuite.

Méthode parfois inconfortable dans l'instant mais sans doute efficace dans

■ par Julien Roitman



la durée quand on regarde l'animateur talentueux et le polytechnicien chef d'entreprise qu'elle a produits. Armand comme Stéphane ne cachent d'ailleurs pas leur admiration, leur reconnaissance et leur amour pour ces parents qui leur exprimaient le leur tout en restant intransigeants.

Cette priorité sans concession à la famille avait conduit Louis, futur DirCom de Mobil Oil, à renoncer à un moment clé de la scolarité de ses fils, à la mutation qu'on lui proposait aux Etats-Unis en vue d'une promotion, tout comme il avait opté en d'autres temps pour une école de commerce à Lyon afin de ne pas être à charge et de pouvoir rester auprès de ses parents.

Très pudique, Louis ne s'étendait guère sur l'affection qu'il portait à ses enfants et petits-enfants, et encore moins sur la fierté que lui inspirait leur réussite. Mais il suffisait de l'aiguiller sur le sujet pour voir son visage s'illuminer et l'entendre raconter mine de rien mais avec gourmandise et en détail les succès de celui-ci, les hauts faits de celui-là et même de temps à autre les traits d'esprit de la jeune génération, laquelle ne saurait mieux perpétuer sa mémoire qu'en s'inspirant de sa conduite. Son souvenir sera de même partagé par nous tous qui l'avons côtoyé et apprécié. Pars en paix notre ami, Chalom 'haver. ■

Hesped de Maurice Petrover z"l

ה' נתן ה' לקח יהי שם ה' מבורך

ברשות הרב

Chère Suzy, cher David, cher Emmanuel, cher Benjamin,

Nous sommes réunis ici ce matin pour rendre hommage à notre ami Maurice Petrover ז"ל אהרון ז"ל משה בן et l'accompagner à sa dernière demeure. Il nous a quittés samedi soir dans son sommeil, au moment où se retirait la Nechama Yetéra, cette âme supplémentaire qui accompagne le juif pendant Chabbat. Il nous a quittés au moment où nous passions à l'heure d'hiver, et c'est un peu d'hiver qui est entré dans nos cœurs.

Maurice a magnifiquement réalisé sa vie d'homme en commençant par être fidèle à la voie de ses parents, avant d'exprimer ses propres capacités et de creuser son propre sillon dans leur sillage. Un exemple pour ses fils, mais aussi un exemple pour nous tous.

C'est toujours un déchirement de voir partir quelqu'un qu'on aime, et c'est encore plus vrai dans le cas d'une famille unie comme la vôtre : après avoir perdu dans les années 40 leurs pères raflés et déportés, après avoir eux-mêmes vécu l'une dans le ghetto de Budapest et l'autre dans la clandestinité à Paris, Suzy et Maurice ont fondé un foyer chaleureux, résolument tourné vers l'avenir et profondément juif, dont témoignent leurs 3 fils présents ici ainsi que leurs 6 petits-enfants.

Maurice et Suzy [on a du mal à évoquer séparément ce couple fusionnel] ont été profondément marqués par la Shoah, à laquelle ils ont survécu grâce à leur volonté de s'en sortir, grâce à

l'aide de justes des nations et, disons-le, grâce à plusieurs miracles. Ils ont réussi ensuite à cicatriser leurs blessures, et à se reconstruire dans un judaïsme non pas de souvenirs et négatif, mais positif, ancré sur la synagogue : dans les premiers temps Rachi Choule, puis Montevideo où ils furent accueillis par M. Heidingsfeld et constituèrent avec quelques couples d'amis la « bande joyeuse des jeunes hongrois de Dufrénoy » avant de devenir des piliers de la communauté.

Ce judaïsme positif était aussi tourné vers Israël. Et ce n'est sans doute pas un hasard qu'ils se soient rencontrés là-bas, à Natanya, il y a 47 ans, qu'après leur mariage ils y soient retournés régulièrement avec leurs enfants, et que leur fils Benjamin soit devenu un membre important de l'audiovisuel israélien.

Après la guerre Maurice commença des études de médecine et fit son service militaire en Allemagne comme médecin de l'Armée de l'Air. Il se spécialisa ensuite en néphrologie dont il devint une sommité reconnue, et fut l'un des tout premiers à introduire la dialyse en France. Plusieurs postes prestigieux de Professeur lui furent proposés dans des hôpitaux éloignés, mais il les déclina à chaque fois afin de rester près de sa mère vieillissante. Maurice était un homme de fidélité.

Bienveillant et discret, Maurice était fidèle à sa famille. Fidèle aussi à ses patients de Necker et de Cochin dont il ne s'éloignait jamais plus de 10 jours, durée maximum de ses voyages où il emportait dit-on autant de livres que de vêtements.

Curieux de nature, Maurice était en effet un homme de livres, plus heureux

■ par Julien Roitman



dans sa bibliothèque que dans les palaces, et je me souviendrai toujours de la curiosité avec laquelle il feuilletait les derniers ouvrages parus dès qu'il arrivait chez nous. Mais il était aussi un homme de plume, rédigeant de nombreux articles scientifiques ainsi que des cours pour l'internat dont se servent encore aujourd'hui les étudiants en médecine, comme pourrait en témoigner David qui a choisi la même profession que son père.

Maurice possédait aussi une qualité rare, celle de savoir écouter. Ecouter ses patients, écouter sa femme bien sûr, écouter tout un chacun, écouter le cours de Michna à la fin duquel il posait des questions toujours pertinentes et parfois désarçonnantes qui m'obligeaient à un sacré travail pour trouver des réponses. Je me souviens qu'il me demanda une fois quel était le point de vue de la Hala'ha sur le digital, peut-être à cause d'une conversation qu'il venait d'avoir avec son fils Emmanuel dont c'est le métier...

La paracha que nous allons lire ce Chabbat s'appelle Toledoth. C'est un mot qui signifie à la fois l'histoire, le

récit de ce qui est arrivé, et la généalogie, la lignée familiale, un beau symbole de ce que nous vivons en ce moment : Maurice aimait transmettre. Pour lui, c'était un honneur d'être juif, et par son comportement de chaque jour, il voulait montrer à ses enfants qu'on peut être à la fois un citoyen engagé et un juif profond, fidèle à son identité, afin qu'ils en soient eux-mêmes fiers et transmettent ces valeurs à leur tour.

La Paracha nous raconte comment

« Isaac se remit à creuser les puits qu'on avait creusés du temps d'Abraham son père, et que les Philistins avaient comblés après la mort d'Abraham. Il leur donna les mêmes noms que leur avait donnés son père ». Isaac creuse ensuite ses propres puits. Après avoir suivi les pas d'Abraham, il poursuit son propre chemin. Maurice a magnifiquement réalisé sa vie d'homme en commençant par être fidèle à la voie de ses parents, avant d'exprimer ses propres capacités et de creuser son propre

sillon dans leur sillage. Un exemple pour ses fils, mais aussi un exemple pour nous tous.

Personne ne sait trop bien ce qu'est le Olam Haba, le monde futur, mais quel qu'il soit je suis certain que Maurice y a sa place. Il a en tout cas déjà la sienne sur cette terre, avec la trace qu'il a laissée en chacun de nous et qui pourra nous guider. Il restera dans nos cœurs et nous ne l'oublierons pas. ■

Cours pour les jeunes du rabbin Milewski



Dans l'antiquité un proverbe grec disait « *Le travail de la jeunesse fait le repos de la vieillesse* ». Ainsi il y a quelques mois la jeunesse de notre communauté s'est réactivée en participant régulièrement à un cours pour les jeunes mis en place par monsieur le rabbin Milewski. En tant que membre plutôt régulier de l'auditoire du cours, je donnerai dans cet article une présentation du cours donné et je ferai par de mon avis personnel. Je tâcherai de montrer ces moments d'études dans toute leur splendeur et j'essayerai, par le biais de mon texte, de faire transparaître l'intérêt que suscite le cours.

Lors du début du cours le rabbin commence par nous demander si nous avons des questions et si c'est le cas nous commençons alors le cours sur cette base, sinon le rabbin pose lui-même une question sur laquelle nous pouvons commencer le cours. Nous dé-

marrons alors et selon la paracha de la semaine le cours varie, le rabbin allie les passages de la Torah avec des sujets, des questions, voire des problématiques de notre monde moderne. Il est alors très intéressant de découvrir des faits que l'on ignorait jusque là et de voir comment ils peuvent répondre aux questions posées.

Je prendrai pour exemple le cours d'il y a deux semaines au moment où j'écrivais cet article, où nous avons entre autres parlé de la signification de l'idole égyptienne Baal-Tsefon pour ces derniers. En effet, D.ieu a demandé aux bné Israël de revenir devant cette idole qui, d'après les indications données par la Torah, se trouvait alors près de la mer rouge. Cette idole était la seule à ne pas avoir été détruite après les dix plaies d'Egypte et ainsi Pharaon pensait qu'elle était plus puissante que D.ieu et qu'elle empêchait les bné Israël de sortir d'Egypte. On pense alors que cette idole pouvait être le Sphinx, mais la mer rouge ne se trouve pas à proximité de ce dernier. Cependant en plus de 3.500 ans la topographie des lieux a changée et la mer s'est déplacée : elle était à l'époque à proximité du sphinx. Cette hypothèse est loin d'être improbable sachant qu'actuellement les océans et mers montent

■ par Nathan Elkobbi

(à cause du réchauffement climatique) et engloutisse des îles petit à petit. De plus 3.500 ans est une durée plus que grande ; ne dit-on pas que Cléopâtre a vécu plus près de la création de l'iPhone que de celle des pyramides...

De même qu'il est dit qu'étudier la Torah à chabbat vaut bien plus que pendant le reste de la semaine nous pouvons nous délecter de ces moments autant que la collation que nous prépare le rabbin.

C'est entre autres dans ces moments d'études que nous réfléchissons et prenons du temps pour étudier la Torah. De même qu'il est dit qu'étudier la Torah à chabbat vaut bien plus que pendant le reste de la semaine nous pouvons nous délecter de ces moments autant que la collation que nous prépare le rabbin.

J'espère avoir réussi à faire transparaître mon intérêt pour le cours dans cet article et qu'il encouragera les autres jeunes de la communauté à nous rejoindre dans ces moments d'étude. ■

Discours du Rabbin Jacky Milewski à l'occasion de la Nomination de M. Charles Meyer au titre de 'haver

Cher M. Meyer,

En ce jour où vous devenez officiellement 'haver, nous nous réjouissons avec vous, pour vous. Nous vous adressons nos plus vives félicitations et y associons, bien sûr, votre chère épouse, Mme Jacqueline Meyer à qui nous exprimons notre reconnaissance pour son amitié chaleureuse et fidèle. Nous saluons également votre famille et vos proches venus vivre ce moment marquant avec vous.

Les actions qui vous valent ce titre de 'haver sont nombreuses. Nous pouvons mentionner votre enseignement de la Torah, votre implication dans la vie

communautaire, à l'ACTI (où vous avez été Président) et au Consistoire, votre combat pour la défense de la circoncision, votre contribution à France-Israël, votre présidence du comité d'éthique des affaires au Consistoire Central, votre souci de voir les sujets d'actualité éclairés par la *halakha*, vos cours avec vos élèves nombreux et assidus à qui vous faites découvrir les textes traditionnels avec beaucoup de conviction et de pédagogie, votre fidélité à ce que vous avez appris quand vous étiez enfant, votre amour, je devrais dire, votre passion pour le peuple juif. Nous pouvons aussi citer un certain nombre d'habitudes religieuses que vous avez adoptées comme par exemple le fait de ne pas lire de caractère latin durant le Chabbat ou de rester debout pendant la lecture de la Torah.

Et puis, vous êtes aussi un collectionneur : vous possédez une grande collection de sidourim, de livre de prières avec des commentaires, des explications, le *ma'azor* du Maharal de Prague que vous appréciez particulièrement. Vous aimez enseigner la signification du *Kadich*, vous avez le souci d'éclairer vos amis sur les textes de la *tefila* c'est-à-dire sur ces textes qui constituent un 'hibour, un lien avec HaChem et aussi un lien à travers les générations. Ainsi, vous mettez en lien ('hibour) vos auditeurs avec l'antique prière d'Israël de sorte que vous êtes un 'haver, c'est-à-dire un être de mise en lien. Et vous aimez faire la *tefila*, sans être pressé, pour profiter de chaque mot récité.

Il y a des mots qui n'apparaissent qu'une seule fois dans tout le texte bi-

■ par Jacky Milewski

blique ; on les appelle des apax. Quand les commentateurs classiques soulignent la présence d'un apax, ils utilisent l'expression : « *Eyn lo 'haver* », « Il n'a pas d'ami », il n'est en lien avec aucun autre mot similaire. En vous, cher 'haver, avec vous, tous ces apax et tous les autres mots ont un « 'haver ». Vous ne laissez pas les mots seuls !

Les actions qui vous valent ce titre de 'haver sont nombreuses. Nous pouvons mentionner votre enseignement de la Torah, votre implication [...] à l'ACTI et au Consistoire, [...], votre fidélité à ce que vous avez appris quand vous étiez enfant, votre amour, je devrais dire, votre passion pour le peuple juif.

Vous m'avez souvent répété cette phrase qu'à la fin des cours, durant votre adolescence, le Grand Rabbin Max Guggenheim vous adressait : « Lorsque, dans ta vie, tu auras une décision à prendre, interroge ton arrière grand-père que tu n'as pas connu ainsi que ton arrière petit-fils qui n'est pas encore né ». Voilà le lien, le 'hibour, établi entre les générations. Nous savons combien est immense votre préoccupation concernant la transmission de la Torah. Il y a deux semaines, vous avez pris la parole et avez exprimé, avec beaucoup de vie, combien il importait de s'accrocher au message d'Avraham, à son dessein



de marcher avec Dieu et d'appliquer la justice et le droit. Et vous aviez insisté sur le fait qu'Avraham reposait à Hébron ; Hébron provient de *'haver*.

Nous voudrions enfin faire observer qu'au cœur de votre prénom hébraïque, *'Haïm*, deux « *youd* » se côtoient : deux « *yid* », deux juifs, celui du passé et celui de l'avenir, qui cheminent ensemble, l'un à côté de l'autre, sur la route de vie tracée par les *'havérim* de l'histoire juive. Quand on prononce ces deux « *youd* », on a l'impression qu'il n'y en a qu'un seul. Merveille d'une histoire où toutes les générations se reconnaissent et se confondent dans les croyances, les rites, les projets, la pratique. Et savez-vous, cher M. Meyer, qui sont ces deux « *yid* » ? C'est votre arrière grand-père que vous n'avez pas connu et votre arrière petit-fils qui n'est pas encore né. Grâce au « *'hibour* », ils

avancent ensemble, fièrement sur le chemin de la vie, *'haïm*, sur le chemin de la Torah.

Voilà cher M. Meyer quelques mots qui vous rendent hommage. Nous vous

souhaitons, à vous et à votre épouse, d'assister aux mariages de vos petits enfants et de continuer à les voir grandir dans la santé, la joie et la Torah ; et de pouvoir questionner directement votre arrière petit-enfant qui sera né. ■



Programme de Yom Hashoah

« La Shoah en Roumanie »

Le Mercredi 27 avril 2022 - 27 Nisan 5782 à 20 heures

En la Synagogue Ohel Avraham de l'ACTI 31, rue de Montevideo à Paris 16ème

Accueil par Olivier Iteanu, responsable de l'organisation.

Introduction par Monsieur Marc Kogel, Président de l'ACTI.

Lectures de textes par les jeunes du Groupe local Dufrenoy Moses Montefiore des Eclaireuses et Eclaireurs Israélites de France portant sur la communauté juive de Roumanie avant-guerre, la situation des juifs dans toute la Roumanie en 1939, des témoignages.

Témoignage de Monsieur Léon BOROCIN

Monsieur Léon BOROCIN est né à Iasi en Moldavie Roumaine. Les 29 et 30 Juin 1941, cette ville a été le théâtre d'un pogrom gigantesque où on estime que plus de 8.000 juifs sans défense ont été assassinés. Monsieur Léon BOROCIN était présent avec sa famille, il avait 8 ans.

Intervention de Monsieur le Rabbin Jacky Milewski.

Lecture des noms des martyrs de la Communauté par les enfants du Talmud Torah de l'ACTI.

Allumage des six bougies par des rescapés de la Shoah ou des enfants de rescapés de la Shoah accompagnés de leurs enfants ou petits-enfants.

El Male Rahamim et Kaddich

Une minute de silence

Verre de l'amitié au Centre Edmond Weil (23 bis rue Dufrenoy - Paris 16).

Nous rappelons ici le souvenir de Madame Jacqueline ATLAS za"l, initiatrice de cette cérémonie organisée par la Synagogue de Montevideo.

Maman, que va-t-on manger à Pessah ?

Quelques idées de recettes faciles et rapides

Chaque année mes enfants, à l'approche de Pessah, me disent « que va-t-on manger ? », « on mange mal », « c'est compliqué de manger à Pessah » et chaque année je souris et j'attends la fin de Pessah pour leur demander si ils ont bien mangé et la réponse est bien évidemment positive. Et pourtant, ils semblent vite l'oublier et l'année suivante, c'est la même rengaine.

Pessah est une fête importante de par son rituel des deux premières nuits et pourtant chacun de nous garde en tête le goût particulier de ces diners en famille.

Pour moi Pessah, c'est le bouillon de poulet et l'agneau les soirs du Seder,

mais c'est aussi la macédoine de légumes (qu'on ne mangeait qu'à Pessah dans mon souvenir) ; la salade de tomates cuites que l'on étalait sur de grosses galettes blanches, les délicieuses boulettes à la sauce tomate relevées d'épices fines et choisies (que je n'ai jamais pu reproduire à l'identique), la soupe de légumes de saison, la salade de fraises au jus de citron sucré ... Toutes ces saveurs uniques qui ont accompagnées mon enfance et mon adolescence me laissent un goût de bonheur enfantin dans la bouche.

Quand j'ai eu des enfants, j'ai tenté à mon tour de reproduire quelques recettes (de mémoire, n'ayant pas hérité d'un carnet de recettes) et j'avoue que

■ par Myriam Iteanu

je ne suis pas douée, aussi j'ai toujours cherché à faire des recettes pas trop compliquées en préparation.

Je vais partager avec vous quelques recettes et j'accepte de répondre par email à ceux qui auraient des questions (tohubohu@sfr.fr).

J'espère que ces recettes faciles seront appréciées et partagées. N'hésitez pas à m'adresser les photos de vos préparations.

Pessah cacher Vessameah ■

Boulettes à la sauce tomate

Ingrédients pour les boulettes :

1kg de viande hâchée de bœuf (ou de veau)
1 œuf entier
4 cuillères à soupe de farine de matsot
1 cuillerée à café de noix de muscade moulu
50 g d'échalotte coupée (surgelé ou frais)
50 g de persil coupé finement (surgelé ou frais)
Huile végétale (tournesol)
Sel

Ingrédients pour la sauce :

2 oignons coupés en fines lamelles
1 boîte (1kg) de sauce tomate concassée (ou 8/10 grosses tomates fraîches coupées en dés)
2 carreaux de sucre
4 feuilles de laurier séché
25 cl d'eau
Huile végétale (tournesol)
Sel

Préparation :

- 1 – Mettre la viande hâchée dans un large saladier
 - Ajouter tous les ingrédients (œuf, persil, échalotte, huile, sel, muscade, farine de matsa), bien mélanger
 - Préparer des boulettes rondes (bien les rouler dans le creux de votre main pour obtenir une forme bien ronde)
- 2 – Dans une grande marmite préparer la sauce :
 - Mettre les oignons coupés avec un fond d'huile et les faire dorer
 - Ajouter les tomates, l'eau, le sel, sucre, feuilles de laurier et mélanger avec une cuillère en bois.
 - Laisser cuire 10 minutes à feu doux
 - Intégrer délicatement, une à une, les boulettes formées dans la sauce
 - Couvrir et laisser cuire pendant une heure

* Les boulettes de veau sont plus légères que celles de bœuf. Ces boulettes se mangent en plat et sont très appréciées des enfants et des adultes.

Macédoine de légumes (Recette de mamie Esther)

Ingrédients :

6 carottes
3 navets
300 g de petits pois

3 pommes de terre

2 betteraves cuites

Assaisonnement :

1 citron pressé, sel et poivre et mayonnaise

Préparation :

- 1 – Eplucher les légumes et les faire cuire (cuire chaque légume séparément et de préférence à la vapeur si possible, à défaut dans de l'eau)
- 2 – Quand les légumes sont cuits et froids, les couper en dés dans un large saladier
- 3 – Ajouter un citron pressé, sel, poivre et la mayonnaise (et mélanger délicatement)
- 4 – Mettre au frais

* Cette salade est appréciée à Pessah en entrée ou pour accompagner une omelette « marocaine » et une salade verte.

Omelette « marocaine »

Ingrédients :

8 pommes de terre
8 œufs
½ citron

Sel et Poivre

Huile

Réceptacle :

Un moule à cake long

Préparation :

- 1 – Mettre les pommes de terre avec leur peau dans une marmite, les recouvrir d'eau et les mettre à cuire (penser à couvrir avec un couvercle votre marmite, ça cuira plus vite)
- 2 – Retirer la peau des pommes de terre et les écraser (encore chaudes de préférence, ce sera plus facile pour les écraser en purée)
- 3 – Ajouter sel, huile, poivre et citron dans les pommes de terre (et mélanger)
- 4 – Incorporer un à un les œufs dans la purée de pommes de terre et bien mélanger à la fourchette
- 5 – Verser la préparation dans un moule légèrement huilé et mettre à cuire au four à 180° pendant 1 heure

* Cette omelette se mange tiède ou froide. Elle est appréciée accompagnée d'une salade verte.

Salade d'agrumes

Ingrédients :

6 grosses oranges
2 pamplemousse rose
Feuilles de menthe fraîche

Préparation :

- 1 – Epluchez les oranges et les pamplemousses (bien retirer tout ce qui est blanc autour)
- 2 – Couper finement les oranges et les pamplemousses
- 3 – Mélanger délicatement et ajouter quelques feuilles de menthe fraîche coupées
- 4 – Laisser reposer au frais (penser à sortir votre salade 15 minutes avant de la servir)

* Ce dessert léger est apprécié pour terminer un repas. De plus, il n'y a pas de sucre ajouté.



Entretien avec le Professeur David Banon à l'occasion de la parution de son livre : « *De l'être à la lettre* »

– **Professeur Banon, avant tout, pour les lecteurs de Montevideo 31, pouvez-vous nous présenter votre parcours ?**

Né au Maroc. Après le bac, cursus universitaire à Lyon jusqu'au master. Je me retrouve responsable du département de l'éducation de la Communauté Israélite de Genève. Pendant une douzaine d'années, j'organise et prépare les classes du Talmud Torah, celles des post bar et bat-mitsva et même, le soir, une Ecole juive pour parents et adultes. Mais, je n'oublie pas que je m'étais donné pour objectif de décrocher un doctorat. Ce qui n'a pas été facile administrativement et existentiellement. Il fallait d'abord trouver en effet un directeur de thèse ; de plus j'avais une famille et trois enfants. Le titre de ma dissertation doctorale était : Midrach et Herméneutique. D'où la difficulté. Finalement le doyen me dirige vers le regretté George Steiner qui enseignait un semestre à Genève et le suivant à Cambridge. Quatre ans après, me voici devant un jury de thèse composé du directeur, d'Emmanuel Levinas, d'Henri Meschonnic et d'un régional de l'étape Robert Martin-Achard, spécialiste de la Bible et dans un amphithéâtre plein à craquer. Tout ce beau monde me « cuisine » pendant quatre heures et après délibérations me décerne le titre *summa cum laude*.

Il fallait alors se démener pour être inscrit dans l'enseignement supérieur. J'ai galéré, mais à force de persévérance, après avoir donné quelques années de cours aux Universités de Genève et de Lausanne, une année passée au Canada, je décroche un poste à Strasbourg. Dans

le département d'études hébraïques et juives, ouvert spécialement pour André Neher...

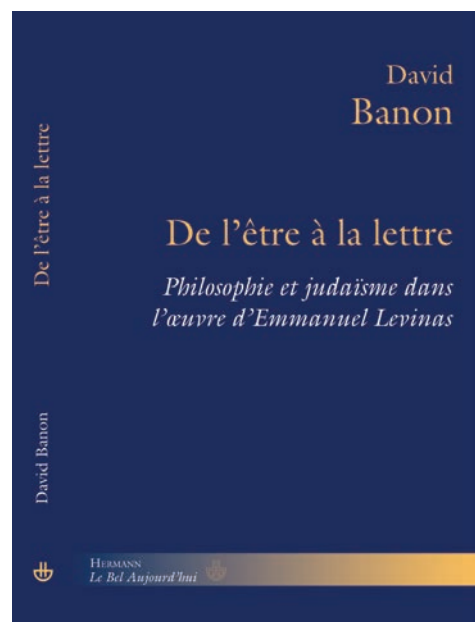
Mon enseignement et mes publications m'ont permis d'être nommé à l'Institut Universitaire de France (IUF), une sorte de CNRS bis, ce qui m'a permis de me consacrer à mes recherches, pendant cinq ans tout en bénéficiant d'une dotation assez substantielle.

Quinze ans plus tard, retraite, alyah et enseignement en hébreu pendant cinq ans à l'Université hébraïque de Jérusalem avec pour objectif de transmettre la philosophie juive française d'après la Shoah. Mais, suite à une chute drastique du nombre d'étudiants en sciences de l'esprit : madaé haroua'h, on me dit last in, first out. Déçu, je fais contre mauvaise fortune bon cœur puisqu'au cours de la même année, je suis engagé dès la rentrée à Bar Ilan où j'enseigne encore jusqu'à présent. Somme toute un parcours banal comme en connaissent beaucoup de mes collègues



– **Vous êtes un spécialiste reconnu de l'œuvre de Emmanuel Levinas. Selon vous qu'est-ce qui en fait à la fois son originalité et son actualité ?**

Spécialiste est un terme dont je me méfie. Je me réfère à son œuvre dans ma thèse et dans le livre que j'en ai tiré - *La lecture infinie* - lequel a bénéficié d'une préface portant sa signature. Ce qui a, sans doute, permis sa très large diffusion et qui m'a valu de recevoir,



entre autres, deux lettres : de Derrida et de Blanchot.

Ceci dit, l'originalité de sa philosophie consiste en ce que Levinas s'est donné pour tâche, en tant que survivant, qui « écrivait avec cette tumeur dans la mémoire » de re-penser l'humain - après Auschwitz -, humain que la barbarie nazie s'est acharnée à détruire industriellement. Et de lui restaurer sa dignité que la philosophie occidentale n'a réussi, ni à défendre, ni à préserver parce qu'elle n'a pensé l'autre jusqu'au bout. Défense et restitution dictées par l'urgence et les nécessités de l'heure.

Qui pourrait dire sans se contredire que l'humanité a tiré les leçons de cet effroyable vingtième siècle? Là réside l'actualité de la philosophie de Levinas. « Les guerres mondiales - et locales - le national-socialisme, le stalinisme - et

même la déstalinisation -, les camps, les chambres à gaz, les arsenaux nucléaires, le terrorisme, le chômage... » [et la faim, on peut ajouter à cette liste interminable Pol pot, les massacres des Serbes et des Tutsis], « victimes de la haine de l'autre homme ». Le concept d'altérité étudié sous toutes ses facettes et transmis inlassablement par Levinas, a certes droit de cité dans de nombreux pays, mais exige d'être serti dans les rapports sociaux et dans les rapports entre Etats. La tâche est infinie, conformément aux paroles de R. Tarfon : « *Tu n'es pas obligé d'achever la tâche, mais tu n'es pas libre de t'y soustraire* » (Avot 2, 16).



– Vous publiez un nouveau livre autour de l'œuvre de Emmanuel Levinas intitulé « De l'être à la lettre ». Pourquoi ce titre ?

On sait que Levinas publiait ses ouvrages philosophiques chez des éditeurs auxquels il ne confiait pas ses écrits juïques. Il tentait, du moins au début, de rester fidèle à cette consigne afin qu'on ne le traitât pas de théologien ou de penseur juif. Il précisait d'ailleurs : « *Je suis un Juif qui pense* », et qui pense aussi le judaïsme. Toutefois, me semble-t-il, sa phénoménologie est émaillée par des vocables hébraïques, comme le « me voici » que des non-juifs citent en hébreu : hinéni. Et Levinas se référant à Isaïe 6,8 explicite ce mot par celui qui vient après dans le verset : shéla'héni c-à-d envoie-moi. Si bien que le sens de cette formule devient, selon Levinas : me voici signifie envoie-moi. Extradé de mon moi, assigné à la responsabilité de l'autre.

On comprend maintenant, à partir de cet exemple, l'importance de la lettre - celle que Paul condamnait, parce qu'elle tue. Pour Levinas la lettre est « l'aile repliée de l'esprit ». Et nous devons déployer cette aile pour accéder au sens. Autrement dit la lettre est gorgée de

sens et c'est par l'interrogation de la lettre que nous parvenons à dégager l'esprit ou la signification.

D'autre part, Levinas a mené un débat avec Heidegger pour lequel, les étants : objets, montagnes, fleuves, arbres, chemins, ponts humains et même Dieu, cachent, obscurcissent l'Être. Le propos de Heidegger est souligner avec insistance l'importance de l'Être ou ontologie, dont il fait la philosophie première. Levinas condamne l'ontologie et la déborde : d'une part par l'éthique - voie purement philosophique - et par la voie judaïque de la Bible et de la tradition rabbinique. D'où mon titre De l'être à la lettre, d'autant que certains délaissent ou négligent le côté hébraïque de l'œuvre. Pour ma part, je souligne le passage de l'un à l'autre sans renier ni l'un ni l'autre. D'autant que Levinas a frappé une formule « L'Europe, c'est la Bible et les Grecs ». La Bible enseigne la priorité de l'autre et les Grecs, l'ordre social et politique, l'organisation de la Cité.



– Quelle est la place accordée à la pensée de Levinas dans le milieu académique israélien ?

Levinas n'a pu pénétrer dans l'enceinte verrouillée de l'Académie israélienne que tardivement grâce aux efforts acharnés de Joelle Hansel et de Shalom Rosenberg qui se sont démenés comme d'excellents ambassadeurs et ont diffusé son enseignement. Joelle a préparé en même temps des traductions de quelques ouvrages importants bientôt suivis par d'autres et un grand colloque rassemblant des personnalités qui ont devisé en anglais, en français et en hébreu pendant trois jours dans un amphithéâtre de Guivat Ram. Parallèlement à ces actions, Shmuel Wygoda et Hanokh ben Pazi ont été promus docteurs respectivement de l'Université hébraïque et de Bar Ilan avec une thèse rédigée en hébreu, sur Levinas. C'était je crois fin des années 90. Benny Lévy

donnait des cours en français, hors institution académique, sur la philosophie de Levinas et a créé la Revue d'études levinassiennes qui a aussi joué un rôle non négligeable. Il convient aussi de signaler en hébreu un ouvrage tonique du rav Daniel Epstein, lequel est connu pour avoir traduit Neuf lectures talmudiques, qui a caracolé pendant trois mois en tête de la liste des best sellers. Si bien que lorsque j'arrive, le terrain est bien balisé, mais j'enseigne Levinas en hébreu, selon le vœu du directeur du département. devant une classe pleine. Ce qui m'a permis ensuite d'associer la pensée des autres membres de l'Ecole de pensée juive de Paris. Aujourd'hui encore les étudiants me remercient de leur avoir fait découvrir des penseurs qui ont la capacité de relier, sans forcer, quasi-naturellement, philosophie européenne et tradition rabbinique. De soumettre à la question la philosophie européenne à partir des catégories bibliques et rabbiniques

Pour Levinas la lettre est « l'aile repliée de l'esprit ». Et nous devons déployer cette aile pour accéder au sens. [...] la lettre est gorgée de sens et c'est par l'interrogation de la lettre que nous parvenons à dégager l'esprit ou la signification.



– Pour conclure, quelle est votre réponse à la question : Levinas, penseur juif ou juif qui pense ?

Celui pour lequel le tracé fondamental de la Bible, c'est l'affirmation de mon être comme voué à autrui : « Tu aimeras ton prochain » ; « Tu aimeras l'étranger », celui pour lequel l'autre est inquestionnable, car c'est lui qui me met en question. Celui qui a osé, dans ses derniers livres, troquer le concept de responsabilité pour celui de sainteté, ne peut-être qu'un philosophe juif dans la meilleure acception du terme.

>>

Daniel Epstein, dans son bel ouvrage, rédigé en hébreu *Qarov vérah'oq : Proche et lointain*, écrit : « *En dépit de ses dénégations, Levinas est bel et bien un philosophe juif* » (p.109). C'est certes un oxymore : une contradiction dans les

termes. Une double contradiction. Logique et ontologique.

A cette question, Levinas répondait vivement : je suis philosophe. Mais pour celui qui ne cessait de répéter : l'Occi-

dent étanche sa soif à deux sources - celle des philosophes et celle des prophètes et qui a eu l'audace de judaïser là où tout était hellénisé, l'hypothèse de la dimension juive qui féconde la philosophie est hautement défendable. ■

De l'autonomie du droit hébraïque

Il suffit d'ouvrir le Talmud pour se rendre compte que les Sages ne font appel qu'à la Torah et à leur propre tradition pour statuer et légiférer. De même pour les décisionnaires de toutes les générations, ils ne citent que des textes rabbiniques qui leur sont antérieurs et se fondent sur eux pour rendre la loi. Plusieurs explications peuvent exister sur un texte mais chacune est logiquement argumentée, sans idée préconçue. Les maîtres, qui insistent tant sur l'importance capitale de conserver sa singularité de pratique et de pensée suivant en cela l'injonction biblique de ne pas suivre les mœurs des nations ¹, ne subissent pas l'air du temps social, culturel et historique. Ils se conforment simplement aux axiomes de base posés par la Loi Ecrite et la tradition orale qui remonte au Sinaï. Le Judaïsme ne cultive aucun désir mimétique. Ce point relève de la structure même de la loi juive et montre bien que se calquer sur des mentalités contemporaines n'est pas une attitude traditionnelle du judaïsme. A propos de « la minorité invariable de

stricte observance », Emmanuel Lévinas écrit : « *A travers toutes les aventures de la déjudaïsation, c'est dans ces groupes indifférents aux variations des époques, et comme privés de tout rapport à l'histoire, que se conservaient l'énergie de la tradition et un invisible rayonnement* » ².

Concernant la notion d'autonomie juridique, le Professeur Mena'hém Alon ³ explique qu'à travers l'histoire exilique d'Israël, les communautés juives disséminées sur le globe ont toujours aspiré à vivre conformément au droit hébraïque, et que c'est précisément cette aspiration qui constitua le fondement de leur autonomie. D'ailleurs, ce droit à l'autonomie fut reconnu par les autorités seigneuriales ou royales qui finalement permettaient à chaque communauté de constituer comme une entité étatique indépendante. La Torah représentait alors comme la constitution politique de la communauté.

Prétendre expliquer la logique interne d'une science quelconque, comme les mathématiques, par la société dans laquelle vivent les mathématiciens, n'aurait pas de grande valeur. Outre les mathématiques, on peut aussi avancer une autre analogie, celle des systèmes juridiques en général. En effet, il existe une « science du droit » qui fait que l'approche des juristes ne ressemble en rien à celle du profane justiciable, souvent surpris et parfois atterré que des choses qui lui paraissent évidentes

■ par Rabbin Jacky Milewski

n'ont nulle valeur juridique. C'est ce que le jargon juridique entend distinguer en parlant de la signification objective et de la signification subjective d'un acte. Mieux : les systèmes juridiques généraux ne se donnent pas d'autres fins que le bien-être général dans le respect de quelques principes moraux. On saisit donc qu'ils tiennent compte des évolutions sociales et des désirs des individus. La halakha répond à un autre objectif : elle expose les règles relatives au comportement du peuple juif en tant que peuple au service de D.ieu. Sa finalité n'est pas une illusion éphémère d'ordre public mais la construction de l'humanité à la lumière des lois de la Torah qui elle seule pourra établir une paix durable et authentique ⁴.

On saisira alors qu'au sujet de l'obligation d'appliquer l'enseignement des Sages de la génération dans laquelle on vit, la Torah (*Deutéronome 17, 11*) nous ordonne de les mettre en application : « *Ne vous éloignez pas de la parole qu'ils vous diront, à droite ou à gauche* ». Rachi commente : « Même s'il te dit que la droite est la gauche ou que la gauche est la droite », tu dois écouter le Sage. L'enseignement des Sages semble heurter ton bon sens, ta logique, ce qui te paraît relever de l'évidence, de la raison, peu importe ; ce sont ces hommes emplis de crainte du

La halakha expose les règles relatives au comportement du peuple juif en tant que peuple au service de D.ieu. Sa finalité n'est pas une illusion éphémère d'ordre public mais la construction de l'humanité à la lumière des lois de la Torah qui elle seule pourra établir une paix durable et authentique.

Ciel et de sagesse, que tu dois écouter ! Tu dois les écouter « même s'il semble à tes yeux que le Sage substitue la droite à la gauche... » (*Ramban sur Deutéronome 17, 11*).

Le Judaïsme ne cultive aucun désir mimétique. Ce point relève de la structure même de la loi juive et montre bien que se calquer sur des mentalités contemporaines n'est pas une attitude traditionnelle du judaïsme.

La littérature rabbinique peut dérouter le lecteur moderne car sa méthode d'investigation du monde, qui semble porter sur des faits empiriques, n'est pas systématiquement celle des sciences expérimentales. Ce n'est pas l'observation ou l'examen des phénomènes naturels qui permet d'aboutir à la déduction d'énoncés de loi mais la lecture du texte biblique. Par exemple, dans le Midrach ⁵, les maîtres réfléchissent sur les facteurs qui peuvent précipiter une survenue de la vieillesse précoce. Pour en déduire les causes, les Sages ne recourent pas à l'expérience de la vie mais citent des versets bibliques. Pour démontrer que la tombée des pluies après le mois de Nissan, au printemps et plus tard, est nocive pour les récoltes, le Talmud ⁶ n'observe pas la réalité physique de la nature mais le déduit d'un verset du premier livre de Samuel (12, 17). La référence unique et exclusive du Talmud est la Torah et la tradition d'Israël. Si les maîtres ne considèrent pas la nature qu'ils peuvent observer autour d'eux, il est aisé de saisir qu'ils ne prennent pas en compte la nature sociale ou culturelle du temps dans lequel ils vivent.

Le judaïsme est une tradition appelée à traverser l'histoire et à se transmettre de génération en génération. Comment transmettre alors une tradition dont l'essence serait de ne pas être traditionnelle, mais toujours changeante, à la recherche de l'approbation de l'opinion publique ou de sa satisfaction propre ?

La force du peuple réside dans cette fidélité aux actes de nos ancêtres, fidélité méticuleuse. Pour que les générations se rencontrent dans l'absolu, toutes doivent se retrouver autour des mêmes rites, des mêmes prières, des mêmes espérances. « *Demande à ton père et il te racontera, à tes anciens et ils te diront* » (Deutéronome 32, 7). Comment assurer la cohésion du peuple juif, dispersé aux quatre coins de la terre, s'ils ne se retrouvent pas autour d'une Loi qui ne tient pas compte des différents espaces culturels ? Les mentalités des populations du monde sont très différentes, voir opposées. Si celles-ci devaient intégrer le mode de vie juif, jamais les juifs ne pourraient continuer de former un seul peuple. Un droit unique possède l'avantage d'assurer la cohésion d'un peuple malgré sa dispersion et les environnements nécessairement différents dans lesquels il évolue. Le peuple juif possède un tel code de loi, le Choul'han Aroukh. Dans l'introduction du Grand Rabbin Ernest Weill à son Choul'han Aroukh abrégé, nous lisons ces lignes : « *Ces lois, consignées dans le Choul'han Aroukh, ont l'avantage d'imposer à tout le peuple une discipline salutaire qui, admise par tous, appliquée par tous, maintient à travers l'espace et le temps, l'unité d'Israël [...]. Les lois concrètes qui prescrivent des actes déterminés, variés*

selon les situations, et qui embrassent la totalité des manifestations de la vie, comme le font les lois du Choul'han Aroukh, ces lois égales pour tous, sans dispense pour personne, contre lesquelles aucun pouvoir humain ne peut se lever, parce qu'en dernier lieu elles procèdent de la majesté de D.ieu devant laquelle, tous, grands et petits, les plus grands savants et les humbles croyants, s'inclinent d'un cœur joyeux, ces lois ont créé et garanti l'unité d'Israël, d'autant plus grandiose qu'elle se confond avec l'unité de la Torah et avec l'unité de D.ieu ». ■

[1] Cf. Lévitique 18, 3 : « *N'imitiez pas les actes de la terre d'Égypte où vous avez séjourné et n'imitiez pas les actes de la terre de Canaan où Je vous mène là-bas, ne marchez pas dans leurs lois !* ». Ce verset affirme bien l'injonction de l'autonomie et l'obligation de ne considérer que les préceptes de la Torah. Le verset suivant affirme en effet : « *Accomplissez Mes lois et observez Mes décrets pour y cheminer, Je suis Hachem votre D.ieu* ». cf. aussi Deutéronome 12, 30 et le commentaire de Na'hmanide sur ce verset selon lequel la Torah interdit de servir D.ieu en s'inspirant ou en imitant les autres civilisations religieuses, en reprenant leurs rites par exemple.
 [2] *A l'heure des nations*, p. 165-6.
 [3] *Chana bechana* 5738, p. 237.
 [4] Nous devons ce paragraphe à une remarque de M. J.P. Rothschild.
 [5] *Tan'houma 'Hayé Sarah* 2.
 [6] *Ta'anit* 2b.



LEVY CAPITAL

Family Office

GESTION DE FORTUNE
 CONSEIL EN INVESTISSEMENT
 MARCHÉS FINANCIERS PRIVATE EQUITY
 ASSURANCE VIE LUXEMBOURG
 OPPORTUNITÉS IMMOBILIÈRES






<p>Avant de fonder Levy Capital Partners voilà 10ans, son Président Olivier Levy a été trader actions, gérant de portefeuilles et banquier d'affaires en fusions-acquisitions.</p> <p>Olivier Levy a enseigné pendant 15 ans l'Ingénierie Financière à l'Université de Strasbourg.</p>	<p>Pourquoi Levy Capital ? Classé depuis de nombreuses années parmi les meilleurs Gestionnaires de Patrimoine Family Office de France cf magazine <i>Décideurs</i>.</p> <p>Donner du sens et proposer de réelles solutions sur mesure et alternatives.</p> <p>Notre objectif ? Rendre accessibles les services à très forte valeur ajoutée d'un Family Office.</p> <p>Nos valeurs ? Discrétion, indépendance, personnalisation, contrôle des risques et loyauté.</p> <p>Qui sont nos clients ? Entrepreneurs, Familles, Holdings et Prof Libérales.</p>	<p>A la différence d'une banque privée, nous ne sommes pas « vendeurs de produits » mais « vendeurs de conseils » et d'opportunités d'investissement.</p> <p>A ce titre facturons des honoraires, la transparence est toujours de mise pour éviter les biais de préconisation.</p>
<p>LEVY CAPITAL PARTNERS 112 Avenue Kléber 75116 Pour tous renseignements diagnostics, simulations et bilans patrimoniaux : contact@levycapital.com</p>		

Mon buisson ardent

Mon père est né à Istanbul en 1907, a fait ses études à l'Alliance Israélite Universelle en français et est venu à Paris en 1924 à l'âge de 17 ans.

Ma mère est née à Paris en 1912 de parents qui étaient venus de Pologne en 1910.

Ils se sont mariés en 1932, ont eu un fils en 1935, une fille en 1942 et moi en 1948.

La famille a passé la guerre cachée à Nice puis dans le centre de la France. Ils ont eu beaucoup de chance et n'ont pas été arrêtés.

J'ai fait ma bar-mitsva à Copernic chez les libéraux. Nous faisons un jour de Roch Hashanah et Yom Kippour. Nous allions « au temple » en voiture. Pas de chabbat, ni Pessah ni aucune autre fête. Les trois phrases de base de mes parents : Dieu est mort à Auschwitz, il vaut mieux être honnête que religieux et il faut se marier avec une juive autrement elle te dira un jour ou l'autre « sale juif ».

Mais mes parents étaient très attachés à Israël, mon père était un grand donateur à l'AUIF et ma mère consacrait beaucoup de temps à la WIZO.

J'étais donc très « assimilé », très loin de toute tradition et n'avais aucune connaissance du judaïsme. J'étais un juif de Kippour, ne faisant que cette fête.

Etude d'ingénieur puis spécialisation à Stanford aux USA de 1972 à 1974.

J'étais donc aux USA pendant la guerre de Kippour.

J'ai eu très peur pour Israël : les russes étaient en Egypte et en Syrie, ils aidaient nos ennemis et leur fournissaient des armes très sophistiquées. Israël qui avait été maître de l'air en 1967 ne l'était plus à cause des SAM7 qui touchaient nos avions, les tanks avaient pénétré le territoire d'Israël. La catastrophe pour le pays. Puis, quand Tzahal a enfin réussi

à reprendre lentement le dessus, l'URSS a menacé d'intervenir directement. Les USA ont alors dit que si l'URSS intervenait, ils interviendraient aussi et ils ont mis la totalité de l'armée américaine en alerte maximum. J'ai vécu ce moment de manière très intense. Il y a eu toute une nuit d'incertitude et me suis alors dit que moi, juif, je devais aussi faire quelque chose pour Israël et pour mon peuple. Cette nuit d'attente a été mon buisson ardent.

Dans les 2 années qui ont suivi, j'ai quitté ma copine non juive, j'ai suivi des cours de pensée juive avec un professeur extraordinaire, Dany Auswaks zal, me suis

■ par Jacques Garih

marié avec Arlette, une fille juive datia.

Aujourd'hui, ma femme et moi vivons en Israël, avec 3 de nos 4 enfants et 17 de nos 21 petits enfants qui y vivent aussi.

Je ne regrette pas une seconde ma rencontre avec mon buisson ardent, mon changement d'orbite. Je fais partie d'un peuple extraordinaire, d'un pays magnifique et je récite le Hallel à Yom Haatzmaout pour remercier Hakadosh Barouch Hou de nous avoir permis de nous rétablir sur notre terre. ■



AVEC VOUS AU-DELÀ DU PRIX

Appelez vite au
01 42 46 87 87
gacd.fr



Le testament en 5 questions-clés

Rédiger son testament n'a rien de funèbre ! Et il n'est jamais trop tôt pour protéger ses proches, prévoir, assurer une sécurité totale à ses dernières volontés... et se sentir ainsi soulagé. Quelques règles à respecter expliquées en 5 questions-clés !

Qu'est-ce qu'un testament ?

Le testament est un document écrit par lequel le testateur exprime les dernières volontés qu'il souhaiterait voir respectées après son décès.

Pourquoi rédiger son testament ?

Rédiger un testament est nécessaire pour plusieurs raisons : préparer sa succession, notamment en prévoyant la répartition des biens entre ses héritiers, gratifier une personne non désignée par la loi comme son concubin, son ami, une association... ou pour désigner un exécuteur testamentaire qui aura pour rôle de veiller à la bonne exécution des dernières volontés du testateur.

Notons qu'il est déconseillé de rédiger son testament uniquement pour y indiquer ses volontés en matière d'obsèques, le testament étant souvent ouvert quelques semaines seulement après le décès.

Faut-il obligatoirement passer par un notaire pour faire son testament ?

Pas nécessairement. Vous pouvez rédiger vous-même votre testament olographe en veillant à l'écrire entièrement de votre main, le dater et le signer. Cependant, un testament incomplet, mal rédigé ou comportant des mentions contraires à l'ordre public peut être considéré comme non valable. Il est donc préférable d'avoir recours aux conseils

d'un notaire pour avoir la certitude que le contenu du testament est conforme à vos souhaits et que le document ne peut pas faire l'objet de plusieurs interprétations. Enfin, pour vous assurer qu'il soit parfaitement conservé, vous pouvez le confier à votre notaire qui pourra aussi et à votre demande, mentionner l'existence de votre testament au Fichier Central des Dispositions de Dernières Volontés (FCDDV).

Vous pouvez également opter pour le testament authentique et dans ce cas, le recours au notaire est obligatoire. En effet, le testament est écrit par le notaire sous votre dictée et en présence de deux témoins (ou d'un second notaire). Entre autres, la forme authentique sera obligatoire si vous avez des difficultés à écrire, si vous souhaitez prendre des dispositions concernant le droit viager de votre conjoint ou pour reconnaître un enfant. Cette solution est vivement recommandée si vous craignez que votre testament ne soit contesté après votre décès.

Que peut-on léguer dans son testament ?

Vous pouvez léguer les biens mobiliers et immobiliers qui composent votre patrimoine personnel.

- Le legs universel vous permet de léguer l'ensemble de vos biens à une ou plusieurs personnes.

Attention, le légataire universel ne reçoit pas réellement la totalité des biens s'il y a un ou plusieurs héritiers réservataires : les enfants ou le conjoint. La loi leur réserve obligatoirement une fraction des biens composant la succession.

Dans cette hypothèse, vous ne pouvez disposer librement de vos biens qu'à hauteur de la quotité disponible.

- Le legs à titre universel vous permet de léguer une quote-part de vos biens.
- Le legs particulier vous permet de léguer un ou plusieurs biens déterminés (bijoux, œuvres d'art, appartement...)

Peut-on « revenir » sur son testament ?

Votre testament, qu'il soit écrit de votre main ou dicté à un notaire est modifiable autant de fois que vous le désirez de votre vivant. Dans l'hypothèse où vous rédigez un nouveau testament (sans détruire l'ancien), veillez à révoquer dans votre testament toutes vos dispositions de dernières volontés antérieures. ■



Hélène Attias

Responsable des legs et donations FSJU
39 rue Broca 75005 PARIS
01 42 17 10 55 - h.attias@fsju.org

Escapade d'un israélien à Dubaï



D'abord un peu de **géographie** pour se repérer.

On voit sur la photo deux bras de mer. Celui de droite est le golfe arabo-persique, avec au nord l'Iran chiite et au sud l'Arabie Saoudite et tous les états de golfe qui sont sunnites. Entre l'océan indien et ce golfe, il y a le détroit d'Ormuz.

Le bras de mer à gauche est la mer Rouge qui se termine à gauche par le canal de Suez et à droite le golfe d'Aqaba et Eilat. Entre l'océan indien et la mer Rouge, il y a la Corne de l'Afrique. Il est à noter que lorsque l'on entre dans ces eaux, à droite il y a le Yemen (yemina droite en hébreu) et à gauche la Somalie (smola gauche en hébreu).

Maintenant un peu d'**histoire** et de **chiffres** :

Le 2 Décembre 1971, 7 émirats du golfe arabo-persique signent un accord d'union pour créer « les Emirats Arabes Unis » : Abou Dhabi, Dubaï, Ajman, Chardja, Fudjaira, Ras al-Khayma et Umm al-Qaywayn.

Abou Dhabi compte pour environ 80% de la surface totale, 80% de la population totale d'environ 10 millions d'habitants et pour près de 100% des richesses pétrolières et du gaz. La population bédouine est la seule à être autochtone et à profiter pleinement de

la manne apportée par le pétrole et le gaz. A Dubaï, 90% de la population est étrangère. Et d'ailleurs, seuls les bédouins ont le droit de se faire enterrer dans le sol des Emirats.

Dubaï doit sa richesse au tourisme et à sa place financière.

Tout est excessivement propre et on se sent totalement en sécurité. Les hommes locaux portent une gandoura, une tenue toute blanche très seyante et impeccable. Les femmes portent aussi une gandoura mais noire. La plupart ne sont pas voilées.

Nous y étions principalement pour visiter l'Exposition Universelle qui s'y tient de Octobre 2021 à Mars 2022. Plus de 150 pavillons où les pays présentent leurs valeurs.

Pour moi, il était important d'y aller car, après les accords d'Abraham, Israël a un pavillon dans cette 1ère exposition universelle organisée au Moyen-Orient.

Le pavillon Israël est très ouvert, juste un cube avec un plan incliné pour se reposer. Une salle au rez-de-chaussée où



■ par Jacques garih

ils passent un film à 360° sur l'intérêt d'être ensemble, de garder le rythme comme un orchestre, de faire ensemble et d'atteindre les objectifs ensemble. Très bien fait et intéressant.

Pour manger, pas de problème, il y a de la nourriture kasher dans le café Costa.



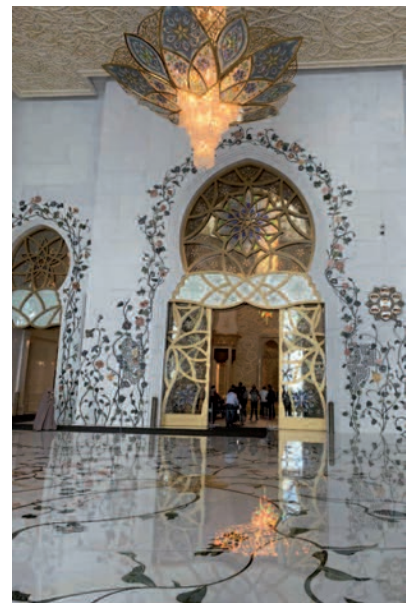
Nous avons aussi visité :

- le **musée Etihad** qui montre les accords d'unification des émirats ;

- la plus haute tour du monde : montée au 124ème étage du **Burj Kalifa** qui en compte 160, à 450 m sur les 800 au total ;



- le **Miracle Garden**, un jardin avec des millions de fleurs magnifiquement présentées



- les environs : un trek dans le désert avec des 4X4 et des escalades de dunes puis dîner dans le désert ;



- global village : un lieu touristique où des pays présentent leurs produits ;

- la tour devant la Palme d'où l'on peut voir la palme gagnée sur la mer ;

- les 2 restaurants kasher : TLV et Armani ;

- un bateau-mouche pour une croisière nocturne dans les bras de mer au centre de Dubaï.

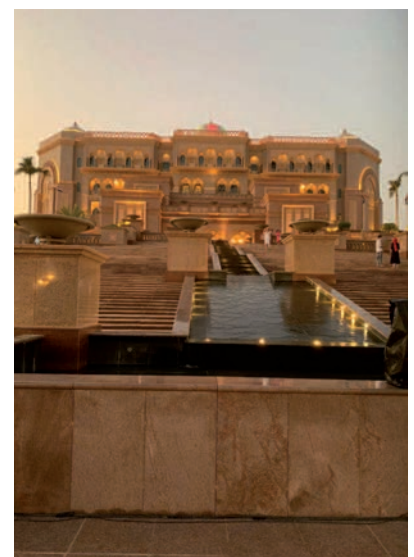
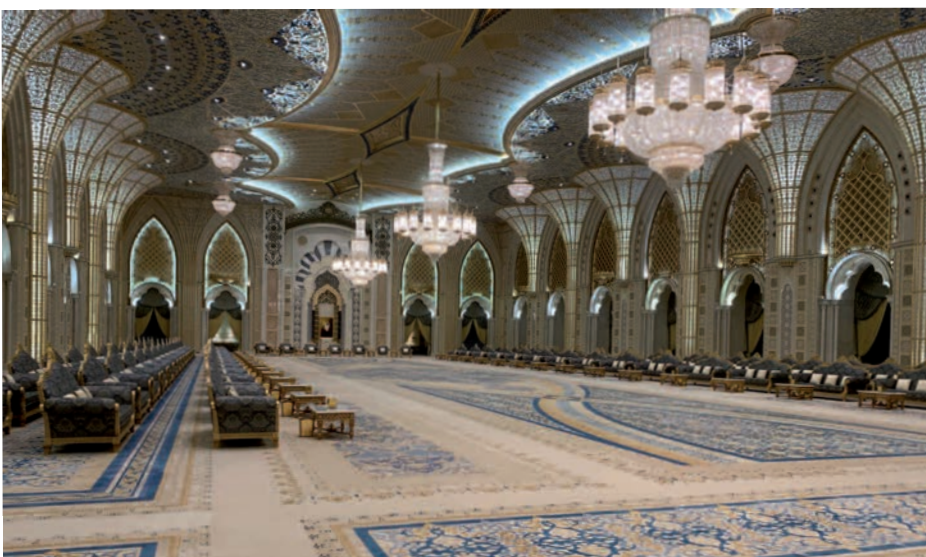
Puis Abou Dhabi à 2 h de route avec
- la visite du circuit de Formule 1 ;

- la magnifique et immense mosquée dans laquelle 40.000 personnes peuvent prier, mosquée avec 96 coupoles, tout en marbre blanc avec en plus des incrustations de pierres pour faire des fleurs. Magnifique.

>>

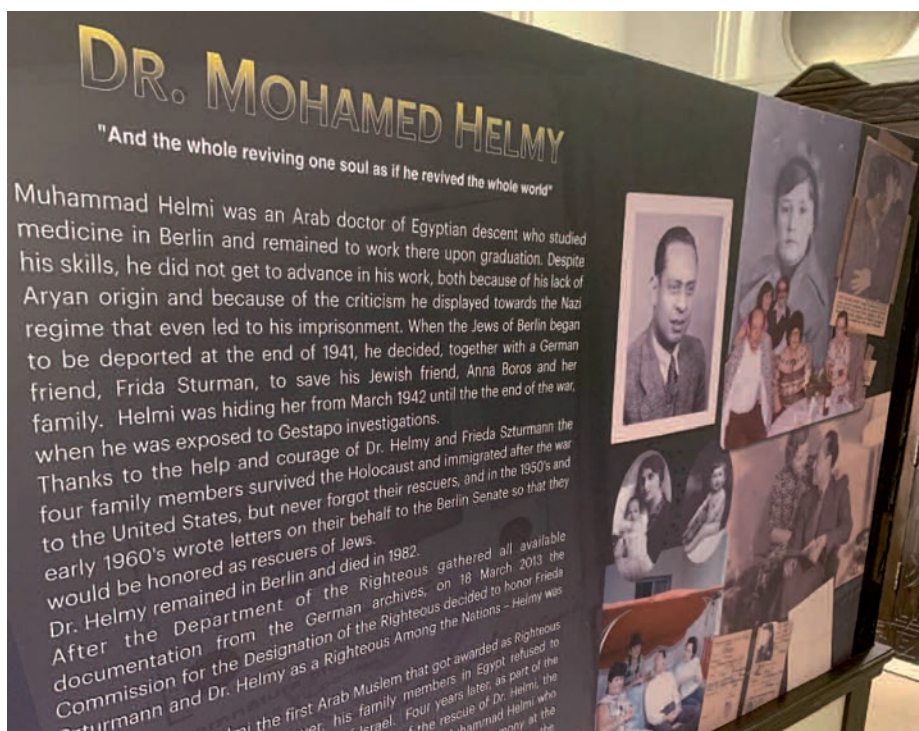


Visite du palais du Sheik : extraordinaire de taille et de beauté, l'hôtel 7 étoiles : le Palace, incroyable, avec les immeubles modernes devant et la mer derrière.



Mais, le plus émouvant et surprenant a été notre visite à Dubaï de la « galerie de l'holocauste ».

Nous avons été accueillis par une jeune et très sympathique israélienne, Yael Grafy qui nous a fait visiter ce lieu.



Cette galerie est dans un petit musée dans une bâtisse ancienne, entièrement rénovée, avec 3 galeries. En plus de l'holocauste, il y a la galerie sur le croisement des civilisations et celle sur les documents anciens.

Le fondateur est M. Ahmed A Mansoori dont le but est de combattre l'antisémitisme, le racisme et la xénophobie. Cela dans l'idée générale des EAU : la Tolérance.

Cette galerie est tout récente et il n'y avait pas encore de mezouza à la porte : nous avons donc eu le srout de faire la bracha et de la poser.

Cette galerie est bien présentée avec des panneaux explicatifs et des vitrines.

On montre le nazisme, au centre la photo célèbre du petit garçon levant les bras et accrochés au plafond, beaucoup de fusils visant cet enfant, sur lesquels sont accrochés des photos d'enfants déportés. C'est simple mais parlant.

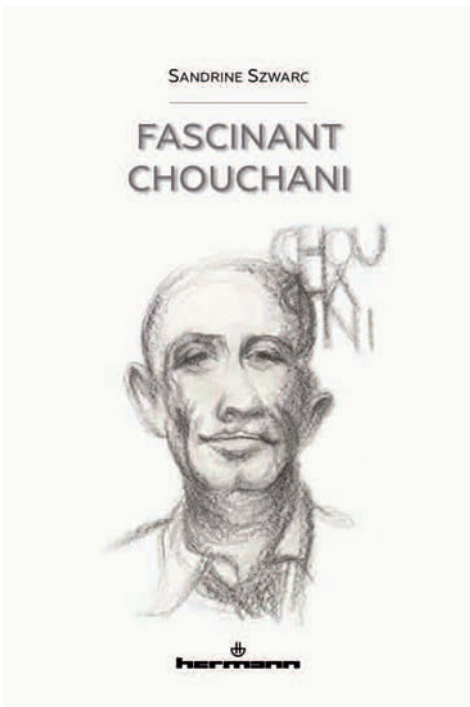
Sur les panneaux il y a aussi des histoires expliquant que des arabes ont sauvé des juifs pendant la guerre. Ces arabes sont devenus Justes des Nations par Yad Vashem.

C'est vraiment didactique de montrer cela à cet endroit là du monde. ■



A la recherche de Chouchani avec Sandrine Szwarc

V oici enfin l'important travail de Sandrine Szwarc *Fascinant Chouchani*,¹ livre de 450 pages, qui fait toute la lumière sur ce génial maître, tantôt vénéré, tantôt détesté par ceux qui l'ont approché. Si l'on me permet un mot personnel, je dirai que j'ai eu la chance d'avoir pour maîtres et amis deux des disciples parmi les plus importants de Chouchani : Emmanuel Levinas (1906-1995) et Elie Wiesel (1928-2016), d'avoir participé à l'enseignement du premier les dix dernières années de sa vie et d'avoir été très proche du second depuis 1983 jusqu'à 2014, et les enseignements de Claude Riveline et d'Henri Atlan m'ont été familiers de longues années.



Il faut donc saluer comme il se doit le travail colossal de Sandrine Szwarc, qui a fait des recherches au long cours sur ce maître contesté mais incontestable,

né en 1895 sous le nom de Hillel Perelman à Brisk et mort sous le nom de Chouchani (orthographié aussi Chouchani) à Durazno, près de Montevideo, en 1968 (ou 26 tevet 5728).

450 pages denses qui font revivre sous nos yeux cet homme et ses disciples, amis, interlocuteurs d'un jour ou de plusieurs années...

L'impressionnant chapitre de Sandrine Szwarc « Si Chouchani m'était conté par Elie Wiesel » (pp. 127-199), immédiatement suivi par celui sur Levinas (201-273), soit 140 pages pour les deux, me rappelle mes longues conversations avec Elie depuis les années 1980 (*Le Mal et l'exil, Dialogues avec Elie Wiesel* 1983-2012), et le colloque de Cerisy, que j'ai organisé à l'été 1995, où l'ombre de Chouchani planait au-dessus de nous, autour d'Elie, de Jean Halpérin, de Henri Atlan, du grand biologiste François Gros, qui vient de mourir... Notre historienne, avec une aisance et une finesse d'analyse qui ne peuvent que captiver le lecteur, nous fait revivre ce monde disparu, comme par miracle.

C'est plus encore son chapitre « Un météore à l'École d'Orsay », où Manitou apparaît magnifiquement, qui nous apporte une dimension nouvelle dans notre approche de Chouchani. Dans un texte cité p. 123, il rend hommage à Levinas qui disait avoir connu « un maître qui était M. Chouchani » et, à partir d'ici, il livrait son enseignement reçu de Chouchani : « Comme une mère met au monde son enfant et lui dit marche. Si l'enfant sait parler, il va dire mais je vais tomber [...] Pourquoi la mère a dit à son enfant : marche ? Pour qu'il sache marcher et revienne en marchant vers

■ par Michaël de St Cheron

sa mère ou pour qu'il aille ailleurs ? c'est cela le risque... »

Dans un autre cours, Manitou disait : « Il était percutant. Dans chaque leçon, il détruisait tout. C'était toujours pour démontrer que les élèves ne savaient rien. Il quittait le cours sans donner aucune réponse, sans aucun contenu positif » (p.110). Fallait-il alors être Atlan, Levinas, Wiesel ou le docteur Nerson, pour comprendre le génie destructeur et finalement vivifiant dans la déconstruction ? Ne parlait-il que pour une élite d'intellectuels capables de le comprendre autrement ? Cela est possible et le souvenir qu'en rapporte ici même Claude Riveline le laisse également penser.

Pour avoir publié en 1998 la première biographie d'Elie Wiesel en notre langue, je veux dire que Sandrine Szwarc apporte ici des éléments entièrement nouveaux, suite à ses formidables recherches à Boston dans le fonds Wiesel (au Howard Gotlieb Archival Center). Elle y a découvert la correspondance de Shalom Rosenberg concernant Chouchani. Elle indique aussi que l'historien Brian Josepher « a déconstruit le mythe Élie Wiesel ». Toutes ces découvertes de Sandrine Szwarc sont capitales.

L'autrice de cette somme apporte un élément intéressant concernant André Neher. Il n'aimait pas Chouchani « pour des raisons morales » mais dans le même temps, une grande amitié le lia à Wiesel. Neher qui consacre tout un chapitre à l'œuvre de Wiesel, n'a pas un

mot pour Chouchani dans ses nombreux livres. Dans les années 1947-1950, Wiesel eut un ami décisif dans son apprentissage de la littérature française en la personne de François Wahl, l'antithèse de Chouchani. F. Wahl était philosophe et éditeur aux éditions du Seuil pour le domaine philosophique. Il apporta au futur auteur de *La Nuit* une sorte de sécurité intellectuelle qui devait lui permettre de supporter son maître parfois très encombrant. Wiesel dit une fois à Shlomo Malka à propos de Chouchani : « [il] prétendait incarner l'inconnu, l'incertitude : la tête dans les nuages, il se servait de sa science pour assombrir la clarté, quelle qu'elle fut, d'où qu'elle vînt. Il aimait déplacer les points fixes, détruire ce qui semble solide : il reprochait à Dieu d'avoir inventé l'univers » (*Monsieur Chouchani*). Mais dans un autre propos, tiré de l'émission « Chouchani, mon maître », plus saisissant encore, (passage curieusement non repris dans le livre de Shlomo Malka), Wiesel révélait ceci :

« J'avais besoin de quelqu'un pour m'aider à traverser ces décombres, car il y a des décombres même dans l'étude ; même un texte peut être mis en ruines. Ce n'est pas seulement une ville, ce n'est pas seulement une vie, mais une phrase qui peut être réduite à des ruines, et à cette époque-là, je traversais des ruines de pensées, des ruines de foi, des ruines d'existence, des ruines d'espérance, et j'avais besoin d'un homme comme Chouchani, qui était un poète. En vérité, c'était un très grand poète, poète de l'existence et de l'anti-existence, poète de la découverte et de l'anti-découverte. C'était le poète Chouchani qui m'attirait et qui me guidait. »²

Pour Levinas, Chouchani faisait figure de « maître génial et impitoyable », qui connaissait le Talmud par cœur. La philosophie lévinassienne du Dit et du Dire viendrait-elle de l'enseignement de Chouchani ? Peut-être mais je n'ai pas lu de propos de Levinas aussi explicites

sur l'héritage de Chouchani dans sa propre philosophie.

Sandrine Szwarc consacre de belles pages à Jacob Gordin (1896-1947) citant ce témoignage de Manitou qui dit l'essentiel : « *L'inouïe richesse de cette rencontre, tel que j'en ai gardé le souvenir dans l'émerveillement de ma mémoire.* » Jacob Gordin fut un homme et un intellectuel d'exception, dont la culture générale et hébraïque et la hauteur de vue n'ont pu que frapper tous ceux qui le rencontrèrent.

Un mot s'impose sans doute sur la méthode Chouchani et Sandrine Szwarc cite plusieurs passages de Manitou sur cette question. Il nous manquerait un passage d'Élie Wiesel, qui a souvent expliqué qu'il prenait une phrase de la Torah ou du Talmud et qu'il la séquencait comme diraient les biologistes et les généticiens, en mots et pouvait ainsi donner un enseignement à partir d'un seul mot.

Wiesel donna à Shlomo Malka cet exemple frappant d'un jour où Chouchani avait pris le mot Shééla, la question :

« Il y a **אל** dans **שאלה**

la question, donc Dieu est dans la question. Mais il y a plus que cela dans **שאלה**,

il y a **שאלה** la requête. Il y a le désir, l'attente, et puis il y a même autre chose : **שואל**,

l'abîme, le gouffre. Bien sûr, il y a le gouffre dans la question, mais finalement il y a aussi l'hospitalité. Donc dans ce seul mot **שאלה**, Shééla, on peut fonder une philosophie du judaïsme et c'est à Chouchani que je le dois.

Il est rare de dire qu'un livre biographique ouvre des perspectives quasi infinies, or Sandrine Szwarc a réussi cet



Sandrine Szwarc, Docteure en histoire moderne et contemporaine, diplômée de la section des Sciences religieuses de l'École pratique des Hautes études (EPHE) en Sorbonne.

exploit, ce challenge, d'approfondir encore notre curiosité inlassable sur cet homme étrange, contrariant, destructeur des certitudes de beaucoup de ceux qui le côtoyèrent, mais avant tout fascinant.

Un pénultième mot sur ce livre qui tente de percer les derniers mystères Chouchani et Sandrine Szwarc en révèle beaucoup, tout en rappelant cette parole rapportée par Wiesel dans *Tous les fleuves vont à la mer* : « *J'aime ce qui est secret. Songe aux alchimistes : c'est de leurs abris souterrains qu'ils essaient de transformer le sable en or.* » Enfin, il y a cet autre trait de caractère que l'on ne peut que saluer, c'est son indépendance d'esprit et son refus de toute autorité. C'est encore Wiesel qui est cité ici : « *Il ne reconnaissait aucune loi, aucune autorité, ni celle de la communauté, ni celle de l'individu : se soumettait-il à la volonté divine ? Là encore mystère* » (cf *Le Chant des Morts*, cité p. 371).

Ni disciple, ni maître donc, Chouchani aura formé des disciples devenus eux-mêmes des maîtres. ■

[1] Hermann, 25 €.

[2] *Chouchani, mon Maître*, dialogues avec Shlomo Malka, Radio Com., 1991, non repris dans *Monsieur Chouchani*.

Un philosophe juif en Espagne musulmane

Le grand rabbin René Gutman publiera prochainement un livre consacré à Salomon Ibn Gabirol, intitulé « Un philosophe juif en Espagne musulmane » (Éditions de la Louve).

Nous en publions ci-dessous un chapitre.

I) UNE VIE TOURMENTÉE

Salomon Ibn Gabirol, philosophe néoplatonicien et poète prolifique de langue hébraïque de l'Espagne musulmane, est né à Malaga vers 1021/1022 d'une famille originaire de Cordoue. Ses deux origines sont inscrites dans la tradition, puisque d'une part il signe un certain nombre de ses poèmes du nom « al-Mâlaqî » (originaire de Malaga) et que, de l'autre, il est désigné aussi par le surnom d'« al-Qurṭubî » [de Cordoue]. C'est à Malaga qu'il passe une partie de sa prime enfance, son père et une grande partie de ses contemporains ayant dû fuir précipitamment Cordoue après la prise d'assaut de la ville et son saccage par des troupes berbères en 1013.

D'après ses propres remarques autobiographiques tirées de ses poèmes, il semble qu'il fut très jeune orphelin de père ; par ailleurs chétif, il était atteint d'une maladie de peau qu'il vécut difficilement tout au cours de sa vie. Soucieuse de lui trouver un environnement intellectuel plus stimulant, sa famille quitta Malaga et s'installa vers le nord, à Saragosse, où il reçut son éducation ; il s'y impliqua par la suite dans différents cercles d'intellectuels, juifs et arabes¹.

Comme en témoigne Moïse Ibn 'Ezra dans un passage qu'il lui consacre², « Abou-Ayyoub Soléimân, fils de Yahya ibn-Djebiroul al-Kortûbi (de Cordoue), né à Malaga et élevé à Saragosse, s'appliquait avec un soin tout particulier à cultiver son être moral et à éduquer son caractère (littéralement : *rectifier ses mœurs*, allusion sans doute au titre

arabe de l'*Amélioration des qualités de l'âme*) et à fuir les choses terrestres. Il vouait entièrement aux choses supérieures une âme qui s'était élevée au-dessus des souillures des désirs et qui avait accueilli tout ce qu'il avait pu lui inculquer des sciences philosophiques et mathématiques les plus subtiles. Un philosophe a dit : La science est la teinture de l'âme ; mais on ne s'occupe de la teinture d'une chose que lorsqu'elle est purifiée de ses souillures. Celui-là, dit Platon, qui ne s'est pas appliqué à former les qualités de son âme ne saurait aborder aucune étude. Hippocrate dit, sous le rapport physique (*Aphorismes*, sect. II, numéro 10) : Les corps qui ne sont pas purs, plus on les nourrit et plus on les rend malades. Inférieur par son âge à ses savants contemporains, il les surpasse par sa parole, quoiqu'ils se distinguent généralement par un langage choisi et plein de douceur. Bien qu'ils diffèrent par leur ordre de mérite, ils se rencontrent tous dans la beauté du style et dans la douceur des expressions. Mais Abou-Ayyoub est un auteur accompli et un écrivain éloquent qui s'est rendu maître de ce que la poésie se propose pour fin et qui a atteint le point de mire et touché le but. Dans ses discours il prend les tournures les plus fines, en imitant les poètes musulmans modernes, de sorte qu'il a été appelé le chevalier de la parole, l'intelligent versificateur, à cause du poli de son style, de ses expressions coulantes et de l'aménité des sujets qu'il traite. »

Ibn Gabirol quitta vraisemblablement Saragosse dans les années 1050-1055, après la mort de sa mère, et se rendit à

■ par le grand rabbin
René Gutman

Grenade après avoir été mis au ban de sa propre communauté, en raison de conflits l'opposant à ses coreligionnaires, comme l'évoque dans ce même texte Moïse Ibn 'Ezra : « Quoique par son caractère il comptât parmi les philosophes, son irascibilité exerçait sur sa raison un pouvoir indomptable et une violence sans frein. Les insultes qu'il subissait de la part des grands lui inspiraient du mépris, et à son tour il les comblait d'injures et leur prodiguait des insultes³. »

Moïse Ibn 'Ezra relate encore qu'Ibn Gabirol décéda à Valence en Espagne et qu'il fut inhumé dans cette même ville, ayant à peine dépassé la trentaine (dans les années 1040). « Ce jeune homme, écrit-il, fut moissonné par Dieu à la fleur de l'âge, au commencement du viii^e siècle (1040) à Valence, où l'on trouve son tombeau ; il avait à peine dépassé la trentaine⁴. » Mais, d'après Ibn Sâ'id al-Andalusî, un auteur arabe contemporain plus jeune qu'Ibn Gabirol⁵, connu sous son nom Abû Yahyâ ibn Jabîrûl, il serait mort vers l'an 450 de l'Hégire, soit une date correspondant à 1056/1057. Son poème *Au départ de l'Andalousie*, composé après celui où il relate son exil de Saragosse *Au départ de Saragosse*, a pu laisser penser qu'il aspirait alors à fuir l'Espagne pour rejoindre la Terre sainte⁶. Une tradition plus que douteuse relate qu'il fut assassiné par un poète jaloux de son grand talent. L'assassin aurait enterré sa victime sous un figuier de son jardin ; l'arbre porta des fruits d'un volume et d'une douceur extraordinaires, et le roi, informé de ce phénomène, fit venir le propriétaire de ce jardin, qui, pressé par ses questions, finit par avouer son crime et l'expia de sa vie⁷.

« S'il avait vécu longtemps », écrit Judah al-Harîzî à la suite de Moïse Ibn 'Ezra⁸, « il aurait produit de grandes merveilles dans les mystères de la poésie ; mais il fut cueilli dans sa tige, et il fut enlevé ayant encore toute la sève de la jeunesse. Âgé de vingt-neuf ans, sa lampe s'éteignit, et il n'arriva point à la trentaine⁹. »

Après la mort prématurée de son père, Ibn Gabirol, encore enfant, avait trouvé dès son adolescence soutien et mécénat auprès de son protecteur Yekutiél ben Isaac, alias al-Mutawakkil Ibn Hasan (ou Qabrun), qui le rémunéra et l'encouragea dans sa créativité. Personnage influent auprès de Mundir II, le roi de Saragosse, Yekutiél sera emprisonné, puis mis à mort en 1039 à la suite d'une intrigue fomentée par ses ennemis politiques. À cette occasion, Ibn Gabirol, dont le talent poétique s'était révélé très tôt, lui dédie quelques élégies, notamment *Bi-ymei Yequti'el ašer nigmarû*, comme il l'avait fait pour son père. « Vois, le soleil qui rougeoie au crépuscule comme revêtu de pourpre, et qui s'étend au nord et au sud, couvrant de mauve le vent de l'ouest ; la terre, quant à elle, semble abandonnée et nue, à l'ombre de la nuit dans son calme et son silence. Les cieus se sont assombris, comme s'ils se paraient d'un cilice pour la mort de Yekoutiel¹⁰. »

À la suite de la disparition de son mécène, deux vizirs juifs de la famille Ibn Nagrilla joueront un rôle primordial dans la ville de Grenade. Le premier, Samuel ha-Nâgîd [Le Prince] Ibn Nagrilla, fut vizir (Premier Ministre) et chef des armées du Royaume de Grenade en 1038, jusqu'à sa mort à Grenade en 1056. Le second est Joseph ha-Nâgîd, qui fut lui aussi vizir et qui connut un destin tragique puisqu'il fut crucifié sur la porte principale de la ville après le soulèvement général et l'émeute qui s'ensuivit contre les juifs accusés d'avoir accaparé trop de puissance, entraînant le massacre de trois mille d'entre eux par la population musulmane. « Il fut »,

écrit Moïse Ibn 'Ezra dans *Le Kitâb al-Muhâdara wa-l-mudâkara* « parmi la multitude de nos frères qui périrent à Grenade, le jour du sabbat, le 9 Tevet [30 décembre] 1066. Sa mort n'était pas seulement celle d'un individu, mais avec lui s'écroula l'édifice de tout un peuple [...] ; puis ce temps et ces gens disparurent et devinrent comme un rêve interrompu¹¹. »

C'est auprès de ce savant talmudiste, poète et grammairien que fut Samuel ha-Nâgîd qu'Ibn Gabirol trouvera à nouveau la protection et le soutien nécessaires pour continuer son œuvre. Mais un conflit les opposa bientôt, et il en conçut une amertume profonde. Il se fit en outre beaucoup d'ennemis parmi les Juifs de Saragosse qui rejetaient ses recherches philosophiques¹², parce qu'il affichait des prétentions exagérées et les fustigeait de son persiflage, de son mépris et de ses sarcasmes : « Ils sont comme des géants à leurs yeux – et aux miens comme des sauterelles¹³. » L'hostilité de ses coreligionnaires, son isolement, la maladie dont il souffrait depuis sa prime jeunesse, son pessimisme, son caractère très étrange, ses aspirations comme ses souffrances, ainsi que son désir de pénétrer les mystères de la connaissance du Créateur et sa lutte acharnée contre le destin, marqueront d'une profonde empreinte son œuvre poétique. À ce propos, Moïse Ibn 'Ezra écrira : « Malgré sa vocation pour la philosophie et l'apprentissage qu'il avait acquis dans cette science, son tempérament irascible dominait son intellect, et il ne pouvait pas non plus maîtriser le démon qui était en lui¹⁴. »



II) SON ŒUVRE

Trois orientations autour desquelles l'œuvre d'Ibn Gabirol s'est manifestée : la recherche métaphysique (*La Source de vie*), l'œuvre éthique (*L'Amélioration des qualités de l'âme*), la poésie religieuse (en particulier *La Couronne ro-*

[1] J. M. Millás Vallicrosa, *Šelomô Ibn Gabirol como poeta y filósofo*, Madrid, Instituto Arias Montano, 1945, p. 14 ; réédition « Colección Archivum », Estudios preliminares de María José Cano Pérez, Grenade, Universidad de Granada, 1993.

[2] Moses Ibn 'Ezra, *Kitâb al-Muhâdara wa-l-mudâkara* Liber discussionis et commemorationis (poetica hebraica), Jérusalem, Hevra Mekitze Nirdanim, 1975, Moshe ben Ya'akov ibn Ezra, ed by A. S. Halkin.

[3] B. Halper, *Širat Isra'el* (traduction hébraïque de la Poétique d'Ibn 'Ezra), Leipzig, A.Y. Shtybel, 1924, réimpr. Jérusalem, 1967, p. 69, et Peter Cole, « Solomon Ibn Gabirol : An Andalusian Alphabet », chapitre 1 de *Id., The Dream of the Poem : Hebrew Poetry from Muslim and Christian Spain*, Princeton, Princeton University Press, 2007, p. 3-37.

[4] Moïse Ibn 'Ezra, cité par S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 264.

[5] S. Munk, *Ibid.*, p. 264 ; *Tabaqât al-umam* (*Le Livre des catégories des nations*), traduction R. Blachère, Paris, Larose, 1935, p. 159.

[6] J. Schirmann, « *Salomon Ibn Gabirol, sa vie et son œuvre poétique* », REJ, tome 131, juillet-décembre 1972, 3-4, p. 335.

[7] Gedalya ibn Yahyâ (1515-1587), *Le Livre de la chaîne de la tradition* (*Sêfer šalšelet ha-qabbalah*), Amsterdam, 1697, fol. 30a, cité par S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 158.

[8] Al-Harîzî, *Tahkemôni*, ch. 18, éd. Toporowsky, Tel Aviv, Mossad Harav Kook, 1952, p. 185.

[9] Al-Harîzî, *Tahkemôni*, ch. 18, cité par S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 157.

[10] H. Schirmann, *Širim nibharim* (Poèmes choisis), Jérusalem-Tel Aviv, Schocken, 1965/66, traduction dans M. R. Hayoun, *L'Exégèse philosophique dans le judaïsme médiéval*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1992, p. 73.

[11] Cité par Paul B. Fenton, *Philosophie et exégèse dans le Jardin de la métaphore de Moïse Ibn Ezra, Philosophe et Poète andalou du XIIe siècle*, Leyde, E. J. Brill, 1996, p. 14.

[12] S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 264.

[13] Extrait de son poème *Nihar be-qor'i geroni*, in Jefim Schirmann (éd.), *Ha-šira ha-ivrit be-Sefard u-ve-Provence*, vol. 1, Jérusalem, Mossad Bialik, 1955, p. 207, et cité dans Ibn Gabirol, *Livre de la source de vie*, deuxième édition par J. Schlanger revue et corrigée, Paris, Éditions Hermann, 2015, p. 6, et Raphael Loewe, Ibn Gabirol, p. 21, et note 9 p. 170 qui en précise le contexte historique. Sur Samuel ha-Nâgîd Ibn Nagrilla, voir J. Schirmann, « Samuel Hannagîd, the Man, the Soldier, the Politician », *Journal of Social Studies* XIII (1951), p. 99-126 ; Israel Levin, *Šemu'el ha-Nâgîd, hayyav ve-širato*, Tel Aviv, Ha-qibbutz ha-meh'uhad, 1963 ; Paul B. Fenton, *Philosophie et exégèse dans le Jardin de la métaphore de Moïse Ibn 'Ezra*, op. cit.

[14] *Kitâb...*, cité dans S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 265, et Raphael Loewe, *Ibn Gabirol*, p. 17-18.

>>>

yale, « Keter malkût ») comme la poésie profane, peuvent résumer son œuvre. En outre on lui attribue non moins de vingt et un ouvrages, dont il ne reste aucune trace¹⁵. Il aurait ainsi composé un traité entier sur la volonté divine, auquel il fait lui-même allusion dans son *Fons vitae* (5, 40) : « J'ai déjà ordonné mes propos à ce sujet dans un livre qui traite de la connaissance de la volonté ; ce livre s'appelle *L'Origine de la largesse et la cause de l'être* et doit être lu après celui-ci. » Il évoque aussi (5,8) l'existence d'un *Traité de l'être*¹⁶, et Moïse Ibn 'Ezra cite également le *Diyâ' al-zalâm* [*L'Éclaircissement des ténèbres*], dont nous ne savons rien¹⁷.

a) LIVRE DE LA SOURCE DE VIE

La Source de Vie [*Fons Vitae*], ouvrage composé en langue arabe, dont le titre original a probablement été *Yanbû' al-hayâ* et qui a été perdu, nous est parvenu à travers différents manuscrits latins. Mickaël Vérité fait état de huit copies du *Fons vitae* dans sa traduction latine, dont celle réalisée vers 1150, sous le titre *Liber fontis vitae* (*Livre de la Source de Vie*) par Joannes Hispanus (Jean d'Espagne) avec la collaboration de Dominicus Gundisalvi, archidiacre de Ségovie, copies auxquelles s'ajoutent deux abrégés latins¹⁸. Cet ouvrage purement métaphysique, construit en cinq livres sous la forme d'un dialogue entre le maître, porte-parole de l'auteur, et son disciple, est sans doute le livre qui l'a rendu le plus célèbre en Occident. Expression très élaborée du néoplatonisme monothéiste, il se présente sans la moindre référence explicite à des sources religieuses ou à des autorités propres au judaïsme.

Pour autant, il s'inspire des auteurs profanes de l'Antiquité, des poètes arabes et de la médecine grecque et arabe, dont il connaît les développements à travers les écrits de Galien, d'Hippocrate et d'Isaac Israeli, néoplatonicien juif du Xe siècle. En effet, les ouvrages médicaux de ce dernier¹⁹, tra-

duits en hébreu et en latin, seront utilisés jusqu'à la fin du Moyen Âge. Considéré comme le premier « philosophe » juif médiéval²⁰, il s'inspire essentiellement des ouvrages d'Al-Kindî et de sources néoplatoniciennes²¹. Il fut surtout connu par son ouvrage : le *Livre des Éléments* (*Sêfer ha-Yesodôt*), dont l'influence sur les kabbalistes du cercle de Gérone fut très importante et que les auteurs latins utilisent également, ainsi que pour son *Livre des définitions* (*Sêfer ha-Gevûlim*) traduits par Gérard de Crémone.

Ibn Gabirol ne cite pas nommément Isaac Israeli, mais Harry Wolfson a pu rapprocher la définition de la Création *ex nihilo* par Isaac Israeli avec celle de l'émanation selon Ibn Gabirol découlant de la volonté (*voluntas*) et du pouvoir (*virtus*)²², comme il l'a fait avec la matière qu'il a assimilée à la forme universelle du *Livre des définitions*. Par ailleurs, Ibn Gabirol présente sa définition de la philosophie comme la connaissance qu'a l'homme de lui-même, c'est-à-dire de sa spiritualité propre et de sa corporéité, ce qui lui permet de comprendre la connaissance de tout, c'est-à-dire de la substance spirituelle et de la substance corporelle, « car en l'homme s'unissent la substance et l'accident ». C'est pour la même raison qu'il dit (*Fons Vitae*, I, 2) que la connaissance la plus importante est la connaissance de soi. Il semble ainsi prolonger la thèse d'Isaac Israeli, pour qui la sagesse « est la connaissance vraie des choses premières, permanentes et éternelles²³ ».

La scolastique chrétienne, qui ignorait son identité et croyait avoir affaire à un auteur musulman ou peut-être même chrétien, y découvrait sa vision du monde, concentrée sur Dieu, la Volonté divine et la dualité de la forme et de la matière, et la doctrine selon laquelle toutes choses – y compris l'âme et l'intellect – sont composées de matière et de forme. Les scolastiques ultérieurs désignent cette doctrine comme un « hylémorphisme universel » pour l'opposer

à l'hylémorphisme aristotélien, qui postule l'antériorité ontologique et la primauté de la matière par rapport à la forme. Selon ce système, c'est la matière prime, créée comme principe spirituel, dynamique, et non l'intellect, qui confère aux entités inférieures les formes contenues en elle.

Ce livre a connu un destin curieux, retenant l'attention des chrétiens plus que celle des juifs : il est cité au xiii^e siècle et encore au xiv^e siècle par la plupart des grands scolastiques, Maître Eckhart, Duns Scot, Alexandre de Halles, Albert le Grand, Guillaume d'Auvergne. Ce dernier, dans son *De causis et processibus universitatis*, lui donne le titre de *Fons sapientiae* et affirme que son auteur « est le seul qui ait traité avec quelque profondeur des substances simples ». Il est encore évoqué par Thomas d'Aquin dans sa *Summa contra Gentiles*, sa *Summa theologia* et son *De Substantiis Separatis* comme le premier

[15] Raphael Loewe, *Ibn Gabirol*, Londres, Arthur Hertzberg, 1989, p. 24-5.

[16] J. Schlanger, *Livre de la source de vie*, op. cit., p. 314 et p. 264, note 3.

[17] Fenton, op. cit. p. 194.

[18] Il s'agit de l'*Épître Campilitensis*, abrégé latin fait à partir de la version de Jean d'Espagne et de Gundisalvi que Baeümker publia à la suite de son édition critique. Cf. Jacques Schlanger, *Salomon Ibn Gabirol, Livre de la Source de vie*, op. cit., p. 16, pour la description des deux manuscrits existants. Cf. Mickaël Vérité, « Saint Thomas d'Aquin, lecteur du *Liber fontis vitae* d'Avicébron », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 2002/3 (86), p. 443-448.

[19] Ishâq al-Isrâ'îlî (Égypte c. 855-Kairouan c. 955), auteur notamment du *Livre des définitions* (*Kitâb al-hudûd, Sêfer ha-gevûlim*). Sur l'existence dès le milieu du Xe siècle d'une pseudo-tradition qui faisait de Galien un juif et l'identifiait avec Rabban Gamaliel l'Ancien, le Gamaliel des Actes des Apôtres, voir G. Vajda, « Galien Gamaliel », Extrait de l'*Annuaire de l'Institut de Philosophie et d'Histoire Orientales et Slaves*, Tome XIII (1953), Mélanges Isidore Lévy, Bruxelles 1955, p. 641-652.

[20] Colette Sirat, *La Philosophie juive médiévale en Terre d'islam*, Paris, Presses du CNRS, 1988, p. 81.

qui ait attribué une matière à l'âme et aux autres substances simples, point considéré comme principal dans son système²⁴, ainsi que par d'autres auteurs, bien plus tardifs dans la chronologie, comme Giordano Bruno, de sorte qu'on a pu comparer son influence sur le monde chrétien à celle de Maïmonide lui-même. Mais ces auteurs, précise F. Brunner, ne savaient rien de l'auteur du *Fons Vitae*, auquel ils se réfèrent, suivant ses traducteurs, comme à Avicébron, sans autre précision²⁵.

Salomon Ibn Gabirol resta en effet longtemps caché derrière l'appellation d'Avicébron, Avencebrol, Avicembron ou encore le nom d'Avicébron, que les théologiens médiévaux avaient donné à l'auteur du *Fons Vitae*, et cela jusqu'en 1846, date à laquelle Salomon Munk prouva qu'il en avait été l'auteur²⁶. Munk donna des preuves de cette identification, par le moyen de conjectures, et surtout en comparant, avec un des manuscrits du *Fons vitae* conservé à Paris (Bibl. impér., fol. 161b -228b, actuel ms 14700 de la BNF), un abrégé hébreu d'un traité intitulé *Meqor hayyim* fait par Šem Tov Ibn Falaquera, philosophe juif du XIIIe siècle, sous le titre *Liqqûtim min Šêfer meqôr hayyim* conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (fonds Hébreu. 700,3, ff. 146v-159v). S. Munk comprit dès les premières lignes que cet abrégé était une traduction textuelle de l'arabe vers l'hébreu d'un extrait renfermant les mêmes doctrines que celles qui sont attribuées à Avicébron. Il put donc, ajoute M. Vérité (*ad. loc.*), l'identifier avec Ibn Gabirol.

Salomon Munk publia ces Extraits dans ses *Mélanges de philosophie juive et arabe* (Paris, 1857). L'ouvrage contient également la traduction française du texte d'après la version de Šem Tov Ibn Falaquera accompagnée de notes critiques et explicatives (p. 3-148), un *Mémoire* sur la vie d'Ibn Gabirol, quelques notices sur les principaux philosophes arabes et une « Esquisse historique de la philosophie chez les juifs ».

Nous devons à Roberto Gatti l'édition critique d'un second abrégé hébraïque, également attribué à Sem Tov Falaquera, repéré à la Bibliothèque Palatina de Parme (n. 2626, ff. 107r-90v ; IMHM de Jérusalem n. 11578). 146v-160. Roberto Gatti a enrichi cette édition d'une importante introduction et d'une traduction en italien²⁷.

Le texte latin, édité par Clemens Bæümker²⁸, sera traduit en hébreu moderne par J. Blauvstein (Jérusalem ; Tel-Aviv, 1926)²⁹ et paraîtra dans l'édition de A. Tsifroni avec la version des *Extraits de la Source de Vie* de Šem Tov Ibn Falaquera³⁰. Il sera enfin traduit partiellement en français par Fernand Brunner³¹ avant que Jacques Schlanger n'en donne une traduction française intégrale³².

Ibn Gabirol fut critiqué, de son temps même, à cause de son inspiration néoplatonicienne. Une ligne d'opposition majeure devait être lancée contre lui par Abraham Ibn Da'ûd de Tolède (mort vers 1180), dans le *Livre de la chaîne de la tradition (Šêfer ha-Qabbala)* et dans *La Foi sublime (Ha-'Emûna ha-rama)*. Dans cet ouvrage philosophique composé en 1160, Ibn Da'ûd cherche à mettre d'accord la religion juive avec la philosophie aristotélicienne. C'est en sa qualité de péripatéticien et de théologien orthodoxe qu'il attaque spécifiquement l'auteur de la Source de vie auquel il reproche de « n'avoir pas particulièrement eu en vue notre communion et de s'occuper au contraire d'un sujet qui intéresse au même point les hommes de toutes les sectes³³ ». On lui fait aussi dire qu'Ibn Gabirol aurait « proféré de grandes calomnies sur le peuple », *lûley še-dibber sara gedola 'al ha-'ûmma*, mais ici les propos d'Abraham Ibn Da'ûd ont été mal traduits de l'original arabe ; comme l'a prouvé Shlomo Pines, sa critique visait exclusivement les écrits philosophiques d'Ibn Gabirol. Salomon Munk avait d'ailleurs déjà signalé ce malentendu³⁴.

Pour Salomon Munk, lorsque Ibn Da'ûd

[21] Alexander Altmann et Samuel M. Stern, *Isaac Israeli, A Neoplatonic Philosopher of the Early Tenth Century. His Works Translated With Comments and an Outline of his Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 1958.

[22] Harry A. Wolfson, « The Meaning of *Ex Nihilo* in Isaac Israeli », *JQR* Vol. 50, No 1 (1959), p. 1-12. Voir aussi Alain de Libera, *La Philosophie médiévale*, Paris, PUF, 1993, p. 199-206. Voir Andreï I. Borisov, « Sur le point de départ du volontarisme de Salomon Ibn Gabirol », *Izvestiya akademii nauk SSR, Otdelnie obshchestvennykh nauk* (1933), p. 755-768 (en russe). Voir aussi le compte rendu de G. Vajda, *REJ* 98 (1934), p. 100-103.

[23] Ibn Gabirol, *Livre de la source de vie*, 5, 39, traduction J. Schlanger, p. 312 : « La forme reçoit de la volonté la force par laquelle elle retient la matière. » Voir Alexander Altmann, « Creation and Emanation in Isaac Israeli : A Reappraisal », in Isadore Twersky (dir.), *Studies in Medieval Jewish History and Literature*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1979, p. 1-15.

[24] S. Munk, *Mélanges*, *op. cit.*, p. 203.

[25] S. Munk, *ibid.*, p. 291 ; F. Brunner, « Sur la philosophie d'Ibn Gabirol », *REJ*, 138, 1969, p. 317-337 et Fernand Van Steenberghen, « Fernand Brunner, Platonisme et aristotélisme. La critique d'Ibn Gabirol par saint Thomas d'Aquin » (compte-rendu), *Revue Philosophique de Louvain*, année 1966, 83, p. 473-474.

[26] S. Munk, *Literaturblatt des Orients*, 1846, no 46 ; *id.*, *Mélanges de philosophie juive et arabe*, Paris, Vrin, 1857.

[27] Šelomoh ibn Gabirol, *Fons Vitae*, *Meqôr hayyim*, édition critique e traduzione dell' Epitome ebraica dell'opera par Roberto Gatti, Gênes, Il melangolo, 2001.

[28] Avencebrolis (Ibn Gebirol) *Fons Vitae ex Arabico in Latinum ab Johanne Hispano et Dominico Gundissalino*, Ex codicibus Parisinis, Amploniano, Columbino primum editit Clemens Bæümker, « Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters », Band I, Heft 2-4, Münster, 1892-1895.

[29] Rabbi Šelomoh Ibn Gabirol, *Sêfêr Meqôr Hayyim*, Avraham Tsifroni (éd.), incluant la traduction en hébreu moderne du *Fons vitae* par J. Blauvstein, Jérusalem 1926,

[30] Rabbi Šelomoh Ibn Gabirol *Sêfêr Meqôr Hayyim* Éd. Avraham Tsifroni, Jérusalem, Mossad Harav Kook, 1962., réédition Yedi'ot Aharonot dans la Collection *Otsar Ha-mahashavah šel Ha-Yahadût*, Tel Aviv, 1964.

[31] *La Source de vie*, Livre III, éd. Fernand Brunner, Paris, Vrin, 1950.

[32] *Livre de la source de vie*, éd. J. Schlanger, Paris, Aubier, 1970 ; deuxième édition revue et corrigée, Paris, Éditions Hermann, 2015.

[33] S. Munk, *Mélanges*, *op. cit.*, p. 268.

[34] *Ibid.*, p. 269, n. 3.

>>>

accusait Ibn Gabirol d'avoir « mené son peuple sur un faux chemin [*hihti' et-ha-'ümma*], c'était pour avoir soutenu des doctrines en contradiction directe avec l'aristotélisme avicennien devenu désormais la norme. Avec cela il s'est trop étendu sur un seul et même sujet ; de sorte que le livre en question, qu'il a intitulé la *Source de vie*, si on le passait au creuset, pourrait bien être réduit à moins d'un dixième. Il s'est surtout ingénié à former des syllogismes, sans s'enquérir si les prémisses en étaient vraies, et il s'est contenté d'employer des prémisses imaginaires, matériellement douteuses, pourvu que la forme du syllogisme fût exacte. [...] Je n'aurais pas blâmé ses paroles, s'il ne s'était pas mis en révolte ouverte contre notre communion, comme le reconnaîtra celui qui a lu son livre³⁵ ». Et de conclure son réquisitoire ainsi : « Ce livre tout entier montre qu'il était faible en philosophie et qu'il tâtonne comme on tâtonne dans les ténèbres. »

Si Abraham Ibn Da'üd blâme Ibn Gabirol, c'est surtout d'avoir expressément attribué une *matière* aux substances simples. Selon lui, il eût été plus exact de dire qu'elles ont *un être en puissance* et que ce sont des êtres *possibles*, Dieu seul étant *l'être nécessaire* dans le sens absolu, or l'être en puissance a bien quelque analogie avec la matière, mais il n'est pas pour cela nécessairement matériel³⁶. Il lui reproche aussi de considérer la *forme* tantôt comme substance, tantôt comme accident. C'est ainsi que l'on trouve un passage du *Fons vitae*, cité par Munk³⁷, où l'âme est désignée à la fois comme substance et comme accident.

Cette critique d'Abraham Ibn Da'üd, ajoute S. Munk, contribua peut-être à discréditer encore davantage la philosophie d'Ibn Gabirol parmi les Juifs. L'auteur de *l'Amélioration des qualités de l'âme* devait d'ailleurs perdre son influence à mesure qu'on revenait au péripatétisme, tel qu'il avait été enseigné par Ibn Sînâ (Avicenne, 980-1037).

Par la suite, d'autres critiques s'abattirent sur notre auteur. En effet, ses œuvres affichaient un mysticisme qui ne pouvait pas convenir à des esprits rationnels tels que Maïmonide et ses épigones. Du reste Maïmonide garde un silence absolu sur Ibn Gabirol, à moins que ce ne soit lui qu'il vise dans le *Guide des égarés*³⁸ lorsqu'il fustige les poètes qui croient glorifier Dieu en accumulant les attributs. « Ce genre de licence est fréquent chez les poètes et les orateurs, ou chez ceux qui ont la prétention de faire des vers ; de sorte qu'il est composé des discours qui, en partie, sont de la pure irrégion, et en partie, trahissent une faiblesse d'esprit et une corruption de l'imagination à faire naturellement rire un homme, quand il les écoute, et à le faire pleurer, quand il considère qu'un pareil langage a été tenu à l'égard de Dieu. S'il ne m'était pas pénible d'abaisser les auteurs, je t'en citerais quelque chose pour attirer ton attention sur ce qu'il y a d'impie : mais ce sont des discours dont le vice est trop évident pour celui qui sait comprendre, et tu dois te dire en y réfléchissant : si c'est un grave péché de *médire* et de *faire une mauvaise réputation à autrui*, combien, à plus forte raison, [est-on coupable] de laisser libre cours à sa langue quand il s'agit de Dieu, et de lui donner des attributs au-dessus desquels il est élevé ? Je n'appellerai pas cela un péché, mais *une offense*, et *un blasphème commis inconsidérément* par la foule qui écoute, et par ce sot qui dit [de telles paroles]³⁹. » Cette critique ne s'applique-t-elle pas au *Keter Malkût* dans lequel Ibn Gabirol multiplie les attributs positifs en s'adressant à Dieu comme d'autres de ses compositions de la même nature, lui qui n'hésite pas, par ailleurs, à user de chansons d'amour populaires pour décrire la relation entre Dieu, Israël et le Messie ? Certains l'ont suggéré, et il est tentant de le suggérer à la lecture de certains vers où, pour reprendre l'expression que Maïmonide emploie dans ce même chapitre, il arrive qu'Ibn Gabirol aborde son Créateur « avec une langue téméraire ». Nous

nous rangerons cependant ici à la réserve de Salomon Munk. « Il est possible que Maïmonide ait pensé au poème *Keter Malkût* et à d'autres compositions de la même nature ; mais rien ne prouve qu'il ait compté Ibn Gabirol, le philosophe, au nombre des *Motecalemîn* et des partisans d'attributs positifs comme contraire à l'unité absolue de Dieu. On a pu voir qu'Ibn Gabirol prend ses précautions à l'égard des attributs, en déclarant que la substance première forme avec son attribut (la volonté) une véritable unité sans distinction aucune. » Munk cite en particulier les *Extraits* (V,67) : « La substance première [qu'elle soit sanctifiée] [par substance première, note S. Munk, Ibn Gabirol entend Dieu] – forme avec son attribut une véritable unité sans distinction aucune », ainsi qu'un passage du *Keter Malkût* : « Tu es Dieu, et il n'y a à établir aucune distinction entre ta divinité, ton unité, ton éternité et ton existence ; car tout n'est qu'un mystère unique, et quoique les noms soient distincts, tout n'a qu'un sens unique⁴⁰. »

[35] C'est-à-dire, note S. Munk, s'il n'avait pas avancé des doctrines qui sont en contradiction avec l'interprétation traditionnelle. Le mot *ümma* (traduit par S. Munk par « communion ») a surtout ici le sens de communauté ou secte religieuse. Abraham Ibn Da'üd reproche ici à Ibn Gabirol d'avoir professé des opinions paradoxales ou hérétiques.

[36] S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 273.

[37] S. Munk, *Mélanges*, op. cit., p. 271, n. 1.

[38] Traduction Salomon Munk, réimpression photomécanique de l'édition 1856-1866, Osnabrück, 1964, Ch. 59, t. I p. 257, et les références citées dans le *Moreh ha-Moreh*, Presbourg, 1837, édition critique, introduction et commentaire par Yair Shiffman, Jérusalem, Haigûd ha-'olamy le-mada'ey ha-yahadût, 2001. Cf. Daniel Lemler, *Shem Tov Falaquera. L'accord de la Torah et de la philosophie*, Paris, Hermann, 2014, p. 31.

[39] Maïmonide, *Guide des égarés*, Otto Zeller (éd.), Osnabrück, Réimpression photomécanique de l'édition 1856-1866, Première partie, ch. 49, p. 257.

[40] S. Munk, *Ibid.*, p. 273, note 2. *Keter Malkût*, édition critique par Israel Levin, Tel Aviv, Tel Aviv University, 2005, p. 256. Cf. infra p. 37, note 81.

b) LE CHOIX DE PERLES : EPICETE A SARAGOSSE ?

Un autre ouvrage, également rédigé en arabe, est attribué à Ibn Gabirol : le *Muhtâr al-jawâhir* (*Choix de perles*). Composé de 652 proverbes, maximes et paraboles répartis en 64 chapitres, il a joui d'une grande popularité au cours des siècles si l'on en croit le nombre considérable d'éditions et de traductions. Seuls deux folios de l'original arabe ont été publiés en 1929 par Nahum Sokoloff, dans une édition signalée par David Gonzalo Maeso⁴¹, mais mon ami le Professeur Paul Fenton me dit avoir repéré de nombreux fragments parmi les manuscrits de la geniza du Caire.

Traduit en hébreu par Judah Ibn Tibbon en 1167⁴² sous le titre de *Mibhar ha-penînîm*, il fut imprimé à Soncino en 1484. Johannes Drusius donne la traduction latine de 299 sur les 652 aphorismes originaux dans la troisième partie de son livre *Apophthegmata Ebraerum ac Arabum*⁴³, tandis que Jacob Ebertus et son fils Theodore en publient le texte vocalisé et proposent la traduction latine de 750 maximes, chiffre supérieur à ce qu'il était dans les éditions antérieures. Ce nombre supérieur aux éditions antérieures implique des ajouts étrangers à l'œuvre originale.

Une autre édition du *Mibhar ha-penînîm*, réalisée à partir de différents manuscrits par B. Henry Asher et accompagnée d'une traduction anglaise, paraît en 1859⁴⁴. Deux traductions françaises plus récentes peuvent être signalées, par René Gutman et Dan Scher⁴⁵, ainsi que la remarquable traduction espagnole présentée et annotée par David Gonzalo Maeso⁴⁶. Par ailleurs, on doit à Haggai ben Shammai la publication de nouveaux fragments de l'original arabe du *Choix de perles*⁴⁷.

Ce recueil, qui n'a pas la prétention d'être un traité systématique d'éthique et qui vise à enseigner comment ajuster

ses qualités morales, fut longtemps attribué à Yeda'ya ha-Penînî⁴⁸, lui-même auteur du *Sêfer Pardês*, recueil de maximes et de sentences. Il était en effet tentant de voir dans le titre (penînîm) une allusion à son nom, et la proximité des deux ouvrages ajouta à la confusion. Notons que Yeda'ya ha-Penînî mentionne par ailleurs le *Tiqqûn middôt ha-nefeš* d'Ibn Gabirol dans son *Ketav ha-hitnazlût* [*Lettre apologétique*] adressée au rabbin Salomon ben Adret (*responsum* 418) sur la défense de l'étude de la philosophie⁴⁹.

Les maximes qui constituent le recueil proviennent pour la plupart de sources grecques, arabes et hébraïques. Un certain nombre d'entre elles ont pu être inspirées par *Les Apophthegmes des philosophes*, de l'auteur chrétien de Bagdad Hunayn ibn Ishâq (809-873). Ce dernier, connu en Occident sous le nom latin de « Iohannitus » ou « Johannitus », est célèbre pour ses traductions vers le syriaque d'ouvrages grecs, notamment médicaux. Ses apophthegmes, écrits en arabe (*Kitâb Âdâb al-falâsifa*), furent traduits en hébreu par Judah al-Harîzî sous le titre de *Mûsre ha-filosofîm*⁵⁰ et ont également inspiré le *Sêfer Ša'ašû'im* [*Le livre des délices*] de Joseph ben Meïr Ibn Zabâra (1140-1200)⁵¹.

Que ce recueil, à l'instar de l'*Amélioration des qualités de l'âme*, puisse refléter le renouvellement, en Andalousie, des traductions grecques en arabe, initiées dans les grands centres culturels chrétiens et non chrétiens dès l'époque abbâsside, avec Hunayn ibn Ishâq (808-873), n'est pas de nature à nous étonner, puisque le monde arabe recevait cette sagesse grecque par deux voies « la voie diffuse » et « la voie érudite⁵² ». S'il est difficile d'analyser de manière précise et exhaustive le contenu de la transmission de ces textes contenant ces dictons, adages et aphorismes, dont les auteurs sont rarement cités, sinon rapportés de façon anonyme, on peut retrouver, ci et là, quelques témoins de

cette imprégnation sapientale véhiculée dans les milieux islamisés et arabisés cultivés, autour desquels Ibn Gabirol vivait. C'est d'ailleurs cette même survivance d'une culture grecque et savante

[41] Šelomo Ibn Gabirol, *Selección de perlas*, David Gonzalo Maeso (éd.), Barcelone, Ameller, 1977, p. 17.

[42] Il faut noter que, cette même année 1167, Yehûda Ibn Tibbon met également au point sa traduction du *Tiqqûn middôt ha-nefeš*.

[43] *Apophthegmata Ebraerum ac Arabum*, Francfort-sur-le-Main, 1591 puis 1612.

[44] *Mibhar ha-penînîm, A Choice of Pearls*, éd. et trad. Ascher Benjamin Henry, Londres, Trübner, 1859.

[45] *La Perle précieuse*, trad. René Gutman, Jérusalem, Ohr Hamaarav, 2008 ; *Le Livre des perles*, trad. Dan Scher, Waterloo, Matanel, 2014.

[46] Voir la référence *supra* note 24.

[47] Haggai ben Shammai, « New Fragments from the Arabic Original of *Mibhar ha-penînîm* », *Tarbiz* 60, 1991, p. 577-591 (en hébreu).

[48] A. Marx, « Gabirol's Authorship of the Choice of Pearls and the Two Versions of Joseph Kimhi's *Šekel Hakodeš* », *HUCA* 4 (1927), p. 433-448, et N. Bar On (Braun), « Studies in *Mibhar ha-Penînîm* of R. Šelomoh ben Gabirol », *Tarbiz* 19 (1947), p. 45-52.

[49] Yeda'ya ha-Penînî, *Ketav ha-Hitnazlût* (*Lettre apologétique*) Consultation destinée au Rabbin Salomon ben Adret (dans les Responsa, *Šeelot û-Tešûvot Ha-RašBa, hašalem* (suivant l'édition de Bologne de 1539) *responsum* 418), vol 1, Jérusalem, 1989, p. 207-228. Voir *Auteurs juifs en France médiévale. Leur œuvre imprimée*, Bernhard Blumenkranz éd., en collaboration avec Gilbert Dahan et Samuel Kerner, Toulouse, É. Privat, « Collection Franco-Judaïca », 1975, et Ernest Renan (avec Adolf Neubauer), « Les écrivains juifs français du xive siècle », *Extrait de L'Histoire littéraire de la France*, vol. 31, Paris, Imprimerie Nationale (1893), p. 359-402.

[50] *Sêfer Mûsre ha-filosofîm*, éd. A. Loewenthal, Francfort-sur-le-Main, 1896. Voir pour le contexte F. Díaz Esteban, « La cultura arábigoandaluza en Salomón ibn Gabirol », in *Seis conferencias en torno a Ibn Gabirol*, Malaga, Delegación de cultura de Excmo, 1973, p. 29.

[51] Joseph ben Meïr ibn Zabâra, *Sêfer Ša'ašû'im*, publié par Isaac Akriš, Constantinople, 1577 ; traduction anglaise par Israel Abrahams, *The Book of delight and Others Papers*, Londres, D. Nutt, 1894.

[52] P. Thillier, « Sagesse grecque et philosophie musulmane », *Les Mardis de Dar el-Salam*, Le Caire, Éditions Dar El-Salam, 1958. >>

par « voie érudite », pour ce qui concerne autant la philosophie que la médecine qui causa, selon de nombreux commentateurs, l'ostracisme dont Ibn Gabirol se plaignait de la part de ses coreligionnaires. Ce qui nous paraît néanmoins singulier, c'est la rupture, ou le lien, qu'opère Ibn Gabirol entre la *Source de Vie*, dans laquelle il nous donne « la formule du programme philosophique de l'aristotélisme néoplatonique⁵³ », le *Choix de perles* et l'*Amélioration des qualités de l'âme*. Ces deux dernières œuvres recèlent en effet un certain nombre de doctrines stoïciennes qu'Ibn Gabirol a pu, par voies directes ou indirectes, connaître dans les versions arabes d'Aristote et de ses commentateurs, notamment Alexandre d'Aphrodise, et de façon plus vraisemblable, dans les versions des œuvres des médecins grecs, notamment de Galien, d'Hippocrate et de l'école « pneumatique », certains écrits moraux d'al Kindî (souvent cité dans l'*Amélioration*) et d'Ibn Miskawayh (320/21-420)⁵⁴, dont l'influence sur les penseurs et médecins musulmans est notoire et qui, comme l'ont déjà relevé certains historiens de la pensée musulmane⁵⁵, ne s'est pas limitée, en ce qui concerne la sagesse stoïcienne à la psychologie, à la doctrine de l'âme, de sa nature et de sa destinée, mais s'est également étendue à toutes les branches de la philosophie.

Nous verrons dans l'*Amélioration des qualités de l'âme*, et parfois dans les mêmes termes, ce souci, à l'instar de ce que professe Miskawayh dans son *Tahdîb al-ahlâq*, d'acquérir de bonnes mœurs et d'accomplir de belles actions morales qui « ornent l'âme et l'embellissent ». On retrouvera, dans la classification des vertus, des qualités telles que la prudence (1^{ère} partie), le renoncement (3^{ème} partie et 4^{ème} partie), le courage (5^{ème} partie). Mais, tant dans le *Choix de perles* que dans l'*Amélioration*, c'est la sagesse qui, comme dans l'idéal stoïcien, reste la vertu par excellence de « l'âme rationnelle, substan-

tielle, sage, immortelle et incorruptible » (prologue, p. 65), et dans le *Mibhar* (32) : « Sache que la raison est à la foi ce que la tête est au corps : quand on perd l'une, on perd l'autre ». Le sage présente ainsi l'idéal parmi les humains : « Les sages sur terre sont comme les étoiles au ciel » (*Mibhar* 35). C'est avec la Sagesse que s'ouvrent à la fois *La Source de Vie*, les premières pages du *Keter Malkût* et le *Choix de perles* dont soixante-quinze aphorismes sont consacrés à cette vertu que délivre le Sage, comme dans l'*Amélioration des qualités de l'âme*, où domine l'ombre du roi Salomon. C'est là une des thèses au cœur des Entretiens d'Épictète, à savoir qu'une fois que l'homme a acquis une connaissance exacte de sa nature propre et de l'étendue de son pouvoir, et pour peu qu'il se tienne dans ses limites « ce qui dépend de nous » et « ce qui ne dépend pas de nous », rien n'est en mesure de s'opposer à son bonheur, ni les hommes ni le monde, ni la souffrance ni la perspective de la mort. Or, nous dit Ibn Gabirol (*Mibhar* 512) « Considère ce monde comme étant celui où tu dois demeurer pour toujours, et le monde futur comme si demain tu devais mourir ». Pour Épictète, la mort ne dépendant pas de nous ne doit nous inspirer que de l'indifférence : nous n'avons ni à la désirer – cas exceptionnel – ni à la craindre. La seule chose que nous ayons à redouter, c'est précisément d'avoir peur d'elle⁵⁶.

En écho, Ibn Gabirol déclare (*Mibhar* 129) : « Les jours qui composent ce monde ci ont été précédés par un ordre et sont déterminés. Cela ne dépend pas de toi de les prolonger, et aucune force en toi ne peut repousser les jours qui t'ont été administrés » (*Ibid.* 125), aussi ; « Un poison mortel est plus supportable que l'appréhension [de la mort] (*Amélioration*, p. 165). On croit entendre Sénèque qui dans *De la tranquillité de l'âme* déclare : « Qui craindra la mort ne fera jamais œuvre d'homme ; mais qui se dira que dès l'instant où il fut conçu son sort était décidé gouvernera

sa vie en conformité de cet arrêt, et par surcroît aura l'avantage, grâce à cette même vigueur d'âme, de ne jamais se laisser surprendre par quelque événement que ce soit. En considérant d'avance tout ce qui peut arriver comme devant arriver, il amortira le choc de tous les maux : car pour qui s'y est préparé et s'y attend, le malheur n'a rien de déconcertant ; ceux-là seuls trouvent ses attentes redoutables qui se croient en sécurité et n'ont devant eux que des perspectives de bonheur⁵⁷. » Même constat chez al-Kindî : « Nous avons une opinion que la mort est la pire de toutes les choses. À la vérité, la mort n'est pas un mal ; le mal, c'est la crainte de la mort⁵⁸. » Ce sont, en vérité, pense Miskawayh « des opinions illusoire et sans fondement, car celui qui craint la

[53] Alain de Libera, *La Philosophie médiévale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 200.

[54] Abû 'Alî Ahmad ibn Muhammad ibn Ya'qûb ibn Miskawayh, né en 932 à Ray, mort presque centenaire à Ispahan en 1030. Homme d'État, philosophe, historien savant et bibliothécaire iranien d'expression arabe. Au service des grands vizirs et des princes buyides entre 951 et 1013, il se tourna vers les études philosophiques, pratiquant conjointement la philosophie et l'histoire. Son œuvre accueillait dans une synthèse typique l'aristotélisme, le platonisme et le néoplatonisme. Son ouvrage central, le *Tahdîb al-ahlâq*, traduit, introduit et annoté par M. Arkoun (*Traité d'éthique*, Paris, J. Vrin, 2010), prend la forme d'une ample anthologie sur la Sagesse éternelle et recueille le vieux courant iranien des « miroirs de princes », les vertus arabes, les conceptions grecques, la psychologie de Platon utilisée par Galien et la métaphysique néoplatonicienne.

[55] Voir par exemple Osmane Amine, « Le stoïcisme et la pensée musulmane », *Revue Thomiste*, n°1, t. 59, 1959, p. 79-97, et Fehmi Jadaane, *L'Influence du stoïcisme sur la pensée musulmane*, Beyrouth, Dar El-Machreq Éditeurs, 1968 (Compte-rendu par Georges Vajda dans la *Revue d'histoire des religions*, 177-2, 1970, p. 202-205).

[56] *Entretiens*, I, 1, 27, cité par Théodore Colardeau, *Étude sur Épictète*, Paris, 1903, réédition Encre Marine, 2004, p. 58.

[57] Sénèque, *De la tranquillité de l'âme*, trad. Paul Veyne, in Sénèque, *Entretiens, Lettres à Lucilius*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1993, p. 361.

mort ne craint pas, en vérité, la mort, mais c'est son ignorance de l'état futur de son âme et de la vie éternelle qui lui inspire sa crainte et en est la véritable cause⁵⁹ ».

Ainsi, à la question de savoir s'il est donné à l'homme d'obtenir un bonheur indéfectible dans ce monde de la corruption et de la génération, Ibn Gabirol répond, à l'instar de al-Kindî, que, « dans une vie soumise aux variations et aux changements du monde de la génération et de la corruption, personne n'est en mesure d'obtenir tout ce qu'il veut⁶⁰ » : « S'imaginer pouvoir vivre dans un monde sans malheurs, alors que le

malheur est le propre de ce monde de privation, c'est comme si nous ne voulions pas exister du tout, parce que le malheur est le propre de ce monde de privation, et par conséquent, ne pas vouloir de malheur, c'est ne pas vouloir d'existence. » (voir *infra* p. 164)

L'intérêt renouvelé que l'ouvrage a suscité ces dernières années s'est traduit par une réédition récente, en deux volumes, accompagnées par la version rimée de Joseph Kimhi (1105-1170) *Šeql ha-qodeš* (*Le saint Sheqel*) et le *Séfer ha-Yir'a* (*Le livre de la crainte*) d'Éléazar de Worms (1160-1238). Quant à la version versifiée du *Choix de perles*

dont on ne sait pas si elle est basée sur une traduction hébraïque ou sur l'original arabe, elle a été éditée et traduite en anglais par Hermann Gollancz⁶¹. ■

[58] Al-Kindî, *Fi l-hila* XI, p. 44, cité par F. Jadaane, op. cit. p. 211.

[59] Cité dans *Ibid.*, p. 227.

[60] Kindî, *Épître al-Ibana 'an al-'illa al-fa'ila* (*De la cause efficiente prochaine de la génération et de la corruption*), cité par F. Jadaane, op. cit., p. 202.

[61] *Mibhar ha-peninim*, éd. Shim'on Madar, Jérusalem, 2021, incluant Joseph Kimhi, *Šeql ha-qodeš* et Éléazar de Worms, *Séfer ha-Yir'a*, traduction anglaise par Hermann Gollancz, *Šeql Hakodes (The Holy Shekel). The Metrical Work of Joseph Kimchi*, Londres, Oxford University Press, 1919.

Parution du livre « *Tertullien et moi* » de Stéphanie É. Binder

Un homme, une femme. Un chrétien, une juive. Un Africain de langue latine, une Israélienne de langue française. Un représentant des débuts de l'Église cherchant à changer le cours de l'histoire du judaïsme et une chercheuse ayant pour métier d'étudier le judaïsme. Dix-huit siècles entre la mort du premier et la naissance de la seconde. Et quinze années de vie commune.

De son dialogue incessant avec Tertullien, Stéphanie É. Binder a retiré un grand nombre d'enseignements, à la fois sur elle-même et sur le monde tel qu'il va. De cet échange fécond par-delà les temps et les lieux, elle a tiré un exemple rare et magnifique d'ego-histoire où la divulgation d'un passé méconnu éclaire la mécompréhension cachée du présent.

La Bible, l'Église, la Synagogue, l'histoire, mais aussi et surtout les sciences humaines, la philologie, l'archéologie

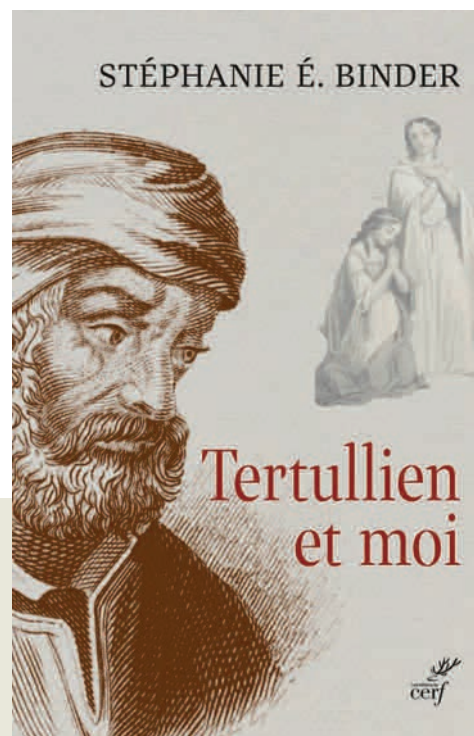
du savoir et l'actualité brûlante de ce début de XXI^e siècle : le rapport entre l'objet et le sujet de l'enquête, inévident au départ, qui se veut neutre ensuite, se fait intime au fil des jours et des pages.

Cette rencontre improbable nous invite à renouveler notre relation à l'Antiquité et à mobiliser la sagesse des Anciens dans la résolution des problèmes contemporains.

Brillant et éclairant. ■

STÉPHANIE BINDER

Chercheuse à l'université Bar-Ilan, autrice de l'étude majeure *Tertullian, On Idolatry and Mishnah Avodah Zarah*, Stéphanie É. Binder compte parmi les spécialistes internationalement reconnus des relations entre Juifs, Grecs et Romains dans le monde antique.



186 pages
Parution janvier 2022
Editions du Cerf



La page d'Avidan

■ Gros débat au sein du parti écologiste : le bilan carbone de la guerre en Ukraine doit-il être crédité sur le compte de la Russie ou sur celui de l'Ukraine ?
 ■ Vous savez comment un juif tunisien appelle un costume rose saumon ? Un complet poisson.
 ■ « Demandez des bénédictions pour vous et vos proches à l'Admour Hagaon » Moi : vous pourrez faire mezonot pour moi demain à l'heure du goûter ?
 ■ En fait, la question la plus angoissante des juifs c'est : Comment annoncer à mon chef que les prochaines fêtes tombent mal...
 ■ Vous savez comment on appelle un meurtre chez les esquimaux ? Un ice crime.

■ Pour en finir avec cette épidémie, on devrait peut-être prévenir Dieu que ça fait 2500 ans que Pharaon est mort et que le peuple hébreu est sorti d'Égypte.
 ■ Dieu : Moïse ! Pendant qu'on s'tapait la rédaction des Tables, ton Peuple, tranquillou, a construit un veau d'or ! Ça commence à me les briser menu !
 Moïse : OK, je gère !
 Prend les Tables et les réduit en poussière.
 Dieu : « les briser menu », c'est une expression...
 Moïse : oups...
 ■ Pour se protéger contre le Ayin Hara, Portez un masque Hara.
 ■ Le soir du Black Friday, on appelle ça le Black Sabbath.

■ par Avidan Kogel

■ A quelle heure est-il convenable de partir du travail le vendredi ?
 Selon Shammaï : afin d'arriver 20 min avant l'entrée du chabbat
 Selon Hillel : à l'heure à laquelle les non-juifs partent les veilles de Noël et du Nouvel an.
 ■ Quel est le point commun entre les tehilim et les chants de Noël ?
 Dans les 2 cas, quand tu les entends, ça sent le sapin.
 ■ Je suis allé au Kotel, j'y ai déposé un papier sur lequel j'ai écrit : « Non... Rien... ». Et ça a marché : il ne m'est rien arrivé de particulier depuis !

C A R N E T M O N T É V I D É O

NAISSANCE

Mazaltov à :

■ Mr et Mme Emmanuel Metzger pour la naissance de leur petit prince dont la Brith mila a eu lieu à la synagogue Montévidéo le 24 janvier
 ■ Sybille et à Pierre Lazar pour la naissance d'une petite Lise Zorah au foyer de Diane et Paul Weil. Nous souhaitons aux parents et aux grands parents de l'élever dans le chemin de la Torah, en bonne santé et dans un monde pacifié.

BAR et BAT MITSVA

Mazaltov à :

■ A Lisa et Roby Lifchitz, pour la Bar Mitzva de leur petit-fils Joseph. Mazal Tov également à Noémie, à Mme Nelly Niddam et à toute la famille.

DISTINCTION

Dimanche 12 décembre 2021, le Grand Rabbin de France, Haïm Korsia a remis à Charles Meyer le diplôme de Haver au cours d'une cérémonie amicale et chaleureuse, rehaussée par les interventions du Rabbin Milewski qui a fait l'éloge du récipiendaire, et du Rabbin Sebbag qui a commenté le poème figurant sur ce diplôme. Charles Meyer a répondu à ces interventions avec un discours d'une très haute tenue, après quoi, Amélie, la fille de Charles, s'est adressée au public présent en apportant à cette cérémonie une tonalité familiale. Tous ont rendu hommage à Jacqueline Meyer, une femme de cœur, pour le couple fusionnel qu'elle forme avec Charles, pour son énergie et le talent qu'elle a su déployer pour unifier une famille recomposée.

DÉCÈS

■ Mr Roger Winiczky, père de notre amie Laurence Abbour
 ■ Dr Léon Germain (Germanowicz), père de notre ami Laurent Germain
 ■ Mr Léo Stein, père de notre amie Linda Traube
 ■ Mr Simon Topiol
 ■ Mr Pierre Kahn, époux d'Arlette et père de notre ami Olivier
 ■ Mr Michel-Acher Sprung
 ■ Mme Josiane Wisniewski
 ■ Mr Louis Bern
 ■ Mme Alice Delouya
 Toutes nos condoléances à leurs enfants, petits-enfants et à leurs familles.

Nous invitons les personnes n'ayant pas d'e-mail et qui souhaitent être prévenues des événements communautaires par téléphone, de se manifester auprès du secrétariat au 01 45 04 66 73.

« Ce journal contient des textes sacrés, merci de ne pas le jeter. Il doit être mis à la Gueniza »



Mon cœur ayant toujours raison, je lègue.

LEGS | DONATIONS | ASSURANCES-VIE




Votre cœur a toujours raison

**Pour un conseil personnalisé en toute confidentialité et sans engagement,
contactez Héléna Attias, responsable des legs et donations :**

au 01 42 17 10 55 ou par email h.attias@fsju.org

FSJU.ORG | FSJU, siège national 39, rue Broca - 75005 Paris

Le Fonds Social Juif Unifié est une association reconnue d'utilité publique et exonéré de droits de succession.

Membre de  et certifiée par  attestant de bonnes pratiques en matière de gouvernance, finances et d'évaluation.

Groupe
Rand

Accessoires de Mode

BALABOOSTÉ
Paris

REINE ROSALIE

Attitude

KANÈORÉ®

LOLLIPOPS
PARIS



45-47-49, BOULEVARD SAINT-MARTIN - 75003 PARIS
Tel : +33(0)1.48.87.71.20 - office@rand.fr